

# Dans les villages près de Lublin. Témoignage de Szprynca Fajersztajn

RECUEILLI ET TRANSCRIT PAR **Hela Marder**

TRADUCTION **Maurice Pfeffer**

DANS **REVUE D'HISTOIRE DE LA SHOAH 2006/1 N° 184** , PAGES 409 À 452

ÉDITIONS **MÉMORIAL DE LA SHOAH**

ISSN 2111-885X

ISBN 9782952440912

DOI 10.3917/rhsho.184.0409

Date de mise en ligne : 28/02/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-d-histoire-de-la-shoah-2006-1-page-409?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# DANS LES VILLAGES PRÈS DE LUBLIN. TÉMOIGNAGE DE SZPRYNCA FAJERSZTAJN

*Recueilli et transcrit par Hela Marder. Traduit du yiddish par Maurice Pfeffer*

## Avant-propos

Parmi les très nombreux témoignages de Juifs ayant survécu à la Shoah, très peu concernent la survie dans les campagnes polonaises en tant que Juifs. Le présent récit est un témoignage recueilli auprès d'une femme qui a réussi à subsister parmi des villageois de la région de Lublin. Il figure dans un livre intitulé en yiddish *Dos bukh fun Lublin* (Le livre de Lublin), publié à Paris en 1952 à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de la liquidation de son ghetto. Son sous-titre, « Souvenirs, témoignages et documents relatifs à la vie, à la lutte et au martyre de la communauté de Lublin », indique clairement qu'il s'agit d'un livre-souvenir. Il comporte de très nombreuses monographies dues à différents auteurs et traite, entre autres, de l'histoire des Juifs, de la vie juive entre les deux guerres, de la période de la Shoah.

Il m'a paru particulièrement intéressant de traduire en français le témoignage de Szprynca Fajersztajn, car contrairement à ce qui s'est passé en d'autres lieux en Pologne, elle a été protégée dans la mesure du possible par les paysans auprès desquels elle s'était réfugiée avec sa famille. Si cette protection, au départ, était intéressée, car ils avaient besoin de tailleurs et de couturières, elle s'est muée avec le temps en une véritable sympathie. Certes, seules ont survécu Szprynca et sa fille, alors que son mari, ses deux fils, son gendre et sa bru ont été tués dans des circonstances dramatiques, mais cela n'était pas dû à l'hostilité générale des villageois et elle a tenu à leur rendre hommage.

*Nota bene* : J'ai transcrit en orthographe polonaise les noms propres de lieux et de personnes (à l'exception des noms hébreux), mais il a pu se glisser

des erreurs car plusieurs transcriptions sont parfois possibles à partir de l'original yiddish. Je n'ai pas, par ailleurs, restitué les signes diacritiques de l'orthographe polonaise.

## Dans les villages près de Lublin<sup>1</sup>

Szprynca Fajersztajn, née Brutman à Karow, domiciliée précédemment à Lublin, à Paris depuis 1946, remariée avec Hersz Feldman, rapporte ce qui suit.

### I

Nous habitons à Lublin, rue Zamojska au n°14. Notre famille se composait de cinq personnes, mon mari et moi, deux fils et une fille. Quand la guerre éclata, mon fils aîné avait 22 ans, ma fille 18 ans et mon fils cadet 13 ans.

Dès le lendemain de l'occupation, les Allemands ordonnèrent à tous les Juifs à partir de 16 ans de se faire enregistrer, sous peine d'être fusillés. Tous furent terrifiés, car on avait immédiatement senti qu'il ne s'agissait pas d'un simple enregistrement mais de quelque chose d'autre. C'est pourquoi beaucoup de Juifs s'abstinrent d'aller se faire enregistrer et prirent le risque d'attendre pour voir ce qui allait se passer.

Près de mon appartement se trouvait un *beit midrash*<sup>2</sup>, qu'on appelait le *beit midrash* de Gurfinkel. Des Juifs s'y étaient rassemblés pour prier le jour de l'enregistrement. Mais les Allemands avaient aussitôt procédé à des perquisitions dans les maisons pour s'assurer que tout le monde était parti se faire enregistrer. On entendait déjà des coups de feu dans la rue. Ils parvinrent à notre cour<sup>3</sup>. Le danger était grand. Je ne fis ni une ni deux, je pris un cadenas, je l'accrochai à la porte du *beit midrash* et enfermai tous les Juifs à l'intérieur. Je me tenais à l'extérieur. Les Allemands arrivèrent sur ces entrefaites et me demandèrent s'il se trouvait ici des hommes. Je leur répondis que tous étaient partis à l'endroit prévu pour se faire enregistrer. Pour qu'ils me croient, j'ouvris même la porte d'un voisin chez qui il n'y avait personne. Cela me réussit, car il n'y

1. Dans les notes, la convention suivante a été adoptée : H : hébreu ; A : allemand ; P : polonais.

2. *Beit midrash* ou *Beit ha midrash* (H) : maison d'étude plus spécialement consacrée au *Talmud*. Sert aussi de maison de prière.

3. Les immeubles étaient habituellement bâtis autour d'une cour intérieure à laquelle on accédait par une porte cochère.

avait pas encore de SS et ça pouvait passer. Plus tard, on apprit que tout le monde était battu lors de l'enregistrement. Les Allemands étaient alignés sur deux rangs avec des bâtons et des fusils et les Juifs devaient défiler au milieu. Qu'ils marchent ou qu'ils courent, ils étaient sévèrement battus par les soldats allemands sur la tête, le dos, les jambes et il y eut de nombreux blessés.

Deux semaines plus tard, nouvelle annonce d'enregistrement. Les Juifs voyaient bien qu'ils allaient à la mort, mais on ne pouvait rien y faire, il fallait s'y rendre. Mon mari et moi décidâmes de ne pas nous faire enregistrer et, une nuit plus tôt, mon mari et mon fils, ainsi que mon gendre, quittèrent Lublin pour la campagne afin d'y attendre la suite des événements.

Les Juifs [qui s'étaient rendus à l'enregistrement] furent retenus sur place des journées entières, dormant la nuit dehors : on ne pouvait pas leur apporter de nourriture. Puis ils furent peu à peu relâchés, en commençant par les artisans. Mon mari, mon fils et mon gendre étant tailleurs, ils purent revenir à la maison. Pendant leur séjour à la campagne, ils avaient travaillé pour les paysans, avaient été bien payés et étaient revenus avec diverses denrées.

Mais il n'était plus possible de vivre à Lublin dans le calme. L'hiver approchait, les gens étaient pessimistes, personne n'avait la tête à quoi que ce soit, on sentait que la catastrophe était imminente. Il n'y avait pas de travail ; de plus, les rafles étaient incessantes, on attrapait les gens dans la rue pour divers travaux. On les conduisait à Slawinek et Jastkow pour déblayer la neige des routes, on les gardait très longtemps, puis on les renvoyait chez eux épuisés, ensanglantés, meurtris, les membres brisés. C'est ainsi que revint un jour un voisin de notre immeuble, vendeur de journaux, Shiele<sup>4</sup>. Il était si meurtri que, trois jours plus tard, il décéda.

On ne descendait plus dans la rue. Des membres de la *Hitlerjugend*<sup>5</sup> et de la SS patrouillaient dans les rues et s'en donnaient à cœur joie contre les Juifs, attrapant les passants pour les emmener dans les cours, les battre et les maltraiter jusqu'à ce que mort s'ensuive. J'ai assisté une fois à une telle scène, alors que j'étais descendue dans la rue pour faire quelques emplettes. Au n° 4 de la rue Cyrulnicza, les Allemands avaient bourré la cour de Juifs et les avaient violemment frappés. Quand ils furent relâchés, le sang coulait et ils pouvaient à peine marcher.

La vie des Juifs était devenue complètement chaotique. Chaque Allemand, de sa propre initiative, pouvait s'en prendre aux Juifs pour les

4. Diminutif yiddish de l'hébreu Yehoshua.

5. A : Jeunesse hitlérienne.

maltraiter quand l'occasion s'en présentait, et surtout quand il lui en prenait l'envie. C'est ainsi que j'aperçus, un jour, de ma fenêtre, huit Allemands, revolver au poing, escorter un Juif d'une cour voisine, le gendre de Shaul Apfelbaum. Le jeune homme était d'une pâleur mortelle. Ils montèrent aussitôt dans notre escalier et lui ordonnèrent de leur indiquer où se trouvait la *Gebethaus*<sup>6</sup>, c'est-à-dire notre *beit hamidrash*. Il leur montra la porte, elle était verrouillée. À côté habitait le *shamash*<sup>7</sup> du *beit ha midrash*, R. Asher Ledereich. Les Allemands lui ordonnèrent d'ouvrir la porte. Tout son corps se mit à trembler et il dit en balbutiant qu'il n'avait pas la clé, mais cette échappatoire ne fut d'aucune aide et il dû l'apporter. Lorsqu'il ouvrit la porte, son fils Melekh se trouvait dans l'appartement, en train d'étudier. C'est, semble-t-il, ce à quoi s'attendaient les Allemands : apparemment, il y avait eu une dénonciation. Ils s'approchèrent de lui, fous furieux, et se mirent à le cravacher de toutes leurs forces. Puis ils entrèrent chez moi, prirent des ciseaux et coupèrent la barbe et les papillotes du jeune homme. Les bandits se jetèrent ensuite sur l'Arche Sainte, se saisirent des rouleaux des Thoras<sup>8</sup> ainsi que de tous les livres saints qu'ils trouvèrent dans le local, les déchiquetèrent tous et les déchirèrent en petits morceaux. C'était encore insuffisant : ils firent participer à cette besogne des Juifs amenés de la rue pour les aider à déchirer les rouleaux des Thoras. Le bruissement qu'on entendait pendant qu'ils déchiquetaient et déchiraient donnait l'impression que les écrits saints pleuraient. Même Melekh, bien que meurtri et respirant à peine, dû, tête nue et visage profané, déchirer les livres et les descendre en tas dans la cour près des poubelles.

Quand le tas fut assez grand, les Allemands demandèrent alors à l'autre fils du *shamash*, Ber, de mettre le feu au monceau d'objets saints. Ils lui ordonnèrent de s'envelopper d'un *talit*<sup>9</sup> et de frotter des allumettes ; mais elles s'éteignirent aussitôt et cela, plusieurs fois. Les Allemands se mirent à le battre et à lui donner des coups de pied ; tous les Juifs pleuraient, c'en était trop.

La fille des Gurfinkel était alors sortie de la maison et elle ramena deux gendarmes allemands en leur demandant s'il y avait effectivement eu un tel ordre de profaner les objets saints des Juifs. Quand les huit Allemands les aperçurent, ils s'enfuirent aussitôt par le passage de derrière.

---

6. A : maison de prières.

7. H : bedeau.

8. H : les cinq livres du Pentateuque.

9. H : châle de prière.

Les Juifs remontèrent dans le *beit hamidrash* les livres et les rouleaux de Thoras restés entiers. Quant aux autres rouleaux de Thoras, livres et *talits* déchirés, ils furent chargés sur une charrette pour être conduits au cimetière et ensevelis en terre d'Israël. Nous avons alors compris ce qui nous attendait tous.

La vie était devenue sinistre. Nous nous demandions comment échapper à cet enfer. Et voici que vint nous voir, un jour, le paysan Wladek Bielak de Kreznica Jara, commune de Medrkowice. Il devait marier une fille et voulait emmener dans son village pour y travailler, mon mari et les enfants. Il était venu dans une carriole attelée à deux chevaux. Deux machines à coudre furent aussitôt chargées sur la carriole, dans laquelle montèrent également mon mari, mon fils aîné, mon gendre et même mon fils cadet que j'expédiai aussi à la campagne. Je restai seule avec ma fille. Voilà ce qu'il était advenu de ma joyeuse demeure toujours animée et où nous travaillions. Je pleurai abondamment.

Ils passèrent tout l'hiver à la campagne. Quand ils avaient fini de travailler chez un paysan, ils allaient travailler chez un autre. La situation alors était excellente pour les paysans. Les denrées alimentaires étaient chères, ils vendaient à un bon prix leur marchandise en ville et ils s'achetaient des étoffes et des fourrures pour en faire des vêtements. Le travail ne manquait pas et la campagne était calme. Toutes les semaines, mon fils, mon mari ou mon gendre revenait à la maison pour le *shabbat*.

À l'été 1940, une ordonnance allemande, publiée par le *Gmina*<sup>10</sup> juif, imposa que tout Juif à partir de seize ans fournisse quatre semaines de travail aux Allemands et se présente volontairement, sous peine d'être condamnée à dix ans de prison ou même à mort. Auparavant, on raflait également des Juifs pour le travail, mais on pouvait s'en exempter auprès du Conseil moyennant finances. Par ailleurs, de très nombreux ouvriers se trouvaient sans travail et souffraient de la faim. C'étaient ces chômeurs qui se présentaient au Conseil pour travailler et ils étaient payés avec l'argent que les riches avaient versé pour leur exemption.

Mais à présent, il n'était plus question d'exemption, car chacun devait fournir sa période de travail. Mon gendre fut l'un des premiers à se présenter à cet effet. On l'envoya, avec beaucoup d'autres Juifs, à Tiszowice où l'on asséchaient des marais. Le travail était pénible, la nourriture mauvaise et nous lui envoyions deux fois par semaine des colis de nourriture, ce qui, en principe, était bien. Mais au lieu de travailler, comme cela avait été annoncé, pendant quatre semaines, il y resta près de quatre mois sans qu'on en voie la fin. Il nous

---

10. P : Conseil.

fallut alors le racheter, moyennant une grosse somme d'argent. Mais tout cela était encore insuffisant aux yeux des Allemands et l'on continuait à rafler des gens dans la rue pour les envoyer au travail.

Un jour, c'était après *Shavuot*<sup>11</sup>, mon plus jeune fils était revenu de la campagne pour le *shabbat*. Il faisait très chaud et il était assis au soleil dans la cour où il lisait un livre. Un Allemand qui passait dans la rue jeta un coup d'œil dans la cour et, apercevant mon fils, l'appela et l'emmena avec tout un groupe de gens. Je n'étais pas à la maison alors, j'étais allée faire quelques achats pour le *shabbat*. À mon retour, en apprenant la terrible nouvelle, je laissai tout en plan et je courus partout où mes jambes pouvaient me porter et ma pensée me conduire. J'entrai dans nombre de bureaux allemands, implorant la pitié, montrant les papiers de mon fils pour faire remarquer qu'un enfant de treize ans qui allait encore à l'école ne pouvait être pris pour exécuter des travaux pénibles. Je défaillais, pleurais, suppliais qu'on le relâche, mais tout cela en vain.

J'aperçus alors le groupe de gens qui sortait du 60, rue Krakowska, où se trouvait le bureau du travail et mon fils était parmi eux. Je me précipitai vers lui, le pris dans mes bras, l'embrassai et pleurai. Je ne faisais pas attention aux coups et aux cris des gardes. Mon fils essayait de me tranquilliser et, tout en marchant près de lui, j'entrais dans différentes boutiques afin de lui acheter de la nourriture et des fruits. Je l'accompagnai jusqu'au train, je voulais partir avec lui, mais je fus repoussée.

Il avait été envoyé en Ukraine, à 200 km au-delà de Hrubieszow. Je recevais de temps en temps une lettre de lui, dans laquelle il demandait de la nourriture et, le plus important, des chaussures. Je n'arrêtais pas de lui envoyer des colis de nourriture et de vêtements, mais ils ne lui parvenaient jamais. Il resta là-bas jusqu'après *Sukot*<sup>12</sup>, puis il s'échappa, marcha sous la pluie et dans la boue, et arriva pieds nus et déguenillé.

Entre-temps, mon fils aîné était lui aussi revenu un jour de la campagne pour voir sa femme et il se trouvait chez lui. Comme d'habitude aussi, il y eut à ce moment une rafle et il fut emmené. Ma bru vint m'annoncer la « bonne » nouvelle et nous passâmes la journée à courir partout ; mais nous n'aboutîmes à rien. Il avait été envoyé à Belz où l'on travaillait aux fortifications de la frontière en vue de la guerre avec la Russie ; plus tard, elles servirent de fosse commune pour les Juifs qui y furent expédiés et enterrés vivants. Celui qui dirigeait les travaux était le *Hauptsturmführer* SS Dolf. Son nom était bien connu des

11. H : équivalent de la Pentecôte.

12. H : fête des Cabanes, en septembre-octobre.

Juifs, il répandait la terreur ; durant le travail, ils étaient maltraités jusqu'à en mourir. Mon fils fut ainsi retenu quatre mois et quand il revint, il n'avait plus que la peau et les os et tenait à peine sur ses jambes.

Et pourtant, tout cela n'était encore rien. À tous ces malheurs vint s'ajouter l'ordre de quitter notre logement. Les Juifs avaient déjà été expulsés des autres belles rues dès l'entrée des Allemands à Lublin. Depuis longtemps, dès novembre 1939, ceux qui habitaient le faubourg de Cracovie et toutes les rues avoisinantes avaient dû quitter leur logement en abandonnant tous leurs biens, car on leur avait donné cinq minutes pour exécuter l'ordre. C'était à présent notre tour, celui des habitants de la rue Zamojska et des rues voisines. Je ne voulus pas attendre la dernière minute en partant avec ce que j'avais sur le dos et en laissant à ces chiens d'Allemands tout le peu de bien acquis après des années de dur labeur. J'entrepris aussitôt des recherches en vue de procéder à un échange avec un Polonais habitant dans le quartier juif. Je fis enfin l'échange avec le propriétaire de la maison du n°20 de la rue Swietoduska, Monsieur Koczynski.

Selon des bruits qui couraient, une « transplantation<sup>13</sup> » devait avoir lieu sous peu, on transférerait des gens d'une ville à une autre. Je craignais que nous ne nous perdions de vue, chacun étant envoyé dans un endroit différent et ignorant le sort des autres ; c'est pourquoi je demandai à mon mari de revenir de la campagne. Mes enfants en étaient déjà revenus, et nous fûmes à nouveau tous réunis. Mais les Allemands s'appliquaient à ce que nous n'ayons aucun répit.

Peu avant *Purim*<sup>14</sup> 1941, les Allemands réduisirent à nouveau le ghetto. Nous dûmes à nouveau quitter notre logement de la rue Swietoduska. Un jour, à quatre heures du matin, toute la rue fut isolée par des SS et des Ukrainiens ; ils entrèrent dans les cours et procédèrent à l'expulsion de tous les habitants. C'était la panique, avec des pleurs et des cris de femmes et de jeunes enfants. On partait sans rien, en abandonnant tout derrière soi. En bas attendaient déjà des carrioles de paysans que les Allemands avaient obligés à venir de la campagne. Les Juifs y furent chargés et conduits dans différentes localités des environs de Lublin.

J'avais remis à mon mari et à mes enfants tout ce que j'avais pu rassembler à la hâte. Quant à moi, je partis la dernière et, en passant par la pièce où se trouvait la machine à coudre, j'en enlevai la tête et sortis de l'immeuble avec l'en-

---

13. P : *Wysiedlenie* ; A : *Aussiedlung, Ubersiedlung*. Euphémisme utilisé par les Allemands pour désigner la déportation dans les camps de travail ou d'extermination.

14.H : équivalent du Carnaval.

semble des habitants. Nous allâmes tous au n° 4 de la rue Szeroka, où habitait le père de notre gendre, Nekhemia Klajnman, et chez qui étaient rassemblés cinquante personnes. La chasse effrénée aux Juifs était toujours en cours.

On apprit alors que le faubourg Wolia était calme et qu'il n'y avait pas d'Allemands. Quantité de gens s'y rendirent et nous aussi. On pénétrait dans des demeures inconnues où les Juifs nous accueillaient volontiers. Partout, c'était comble et étouffant. Mais quand, au bout de trois jours de violence débridée, le calme revint à Lublin et que les Juifs voulurent revenir de Wolia en ville, ils trouvèrent la route barrée par les Allemands, avec interdiction de passer. C'est seulement quand se présentait un parent muni d'une carte indiquant qu'il travaillait pour un quelconque organisme allemand qu'on laissait sa famille revenir. C'est aussi de cette manière que nous réussîmes à rentrer en ville.

Dès lors, nous reprîmes nos efforts en vue de nous installer dans le village où mon mari avait travaillé et s'était fait connaître et apprécier comme bon tailleur. Le maire<sup>15</sup> du village, Wojcek Polaszek, était d'accord pour nous enregistrer dans sa commune, car les paysans avaient besoin d'un homme de métier. Wladek Bielak, le paysan déjà mentionné, avait adjoint à sa demeure deux pièces supplémentaires avec cuisine et il nous les louait moyennant un loyer élevé (25 *zloty* par mois). L'appartement n'était pas encore entièrement terminé, l'une des pièces n'avait pas de plancher, il n'y avait pas encore de lumière électrique, mais nous passâmes sur tout et fîmes nos bagages.

Nous louâmes une carriole attelée à un cheval. Nous chargeâmes quelques meubles, les machines à coudre que nous avons réussi à sortir, quelques ustensiles de ménage ainsi qu'une caisse de *matzot*<sup>16</sup>. La carriole était complètement pleine. Mon fils cadet s'installa près du paysan tandis que mon mari et moi partions à pied pour le village de Kreznica Jara qui se trouvait à 14 km de Lublin, sur la route de Zemborzyce. Mon mari connaissait bien le chemin, car plus d'une fois, il l'avait parcouru à pied jusqu'à Lublin et retour.

Nous étions partis à 10 heures du matin, un vendredi, veille de *Pessakh*<sup>17</sup>. Le premier *seder*<sup>18</sup> devait avoir lieu ce même soir. La durée du trajet devait être d'une heure et demie. Nous marchions et marchions sans fin. Cela faisait plus de trois heures que nous marchions et nous n'étions toujours pas parvenus au villa-

15. P : *Soltys*.

16. H : pain azyme consommé pendant la fête de *Pessakh*.

17. H : Pâque juive.

18. H : repas pascal pris le premier et le second soir de *Pessakh*. Littéralement, ordre dans lequel les différents mets doivent être pris et les prières récitées.

ge. Nous avons traversé différents villages et marché toute la journée ; la nuit tombait et nous n'étions toujours pas arrivés. Le chemin était devenu parfaitement inconnu. Mon mari s'étonnait : que venaient faire ici ces cabanes, où était la colline ? Nous étions complètement perdus. En continuant à avancer, nous tombâmes sur une rivière, près d'un moulin. Nous la franchîmes en passant par la digue, la rivière faisait un bruit menaçant. Après la rivière, nous arrivâmes à un cimetière ; je fus saisie d'effroi, cela ne présageait rien de bon. Nous fîmes demi-tour en empruntant un autre chemin, j'étais à bout de forces. Après avoir marché en tous sens, nous parvînmes finalement au village, mais même une fois là, nous n'arrivions pas à trouver notre demeure ou peut-être à la reconnaître. Nous tournâmes en rond jusqu'à ce que nous entendions enfin la voix de notre fils Noakh. Il s'était inquiété à notre sujet et était sorti de la maison ; il s'était étonné de nous voir errer en tous sens sans entrer. Nous étions donc au bon endroit sans le savoir. C'est dès le début que nous avons pris un mauvais chemin.

Il était déjà deux heures du matin quand nous entrâmes chez nous. Malgré ma fatigue, je n'allai pas me coucher, mais je fis la bénédiction sur les lumières et je me mis à préparer tout ce qui était nécessaire pour la célébration du *seder*. C'était la nuit du vendredi, veille de *shabat*, le premier *Pessakh* dans un village inconnu.

Le lendemain arrivèrent chez nous mon fils aîné, Natan, et sa femme ; ma fille et son mari étaient restés à Lublin. Dès lors, nous commençâmes à mener une vie plus ou moins normale. Les paysans nous apportaient du travail (nous étions les seuls tailleurs du village), nous travaillions pour les hommes et pour les femmes, confectionnant des habits de paysans, mais aussi des vêtements plus recherchés, manteaux, costumes, robes. Ma bru était une bonne couturière pour dames et moi-même, je faisais ce métier depuis l'âge de huit ans. Les paysans étaient très contents et nous apportaient tout ce que nous voulions : farine, beurre, œufs et lait. J'appris à faire le pain et nous ne manquions de rien, mais je me faisais beaucoup de soucis pour ma fille restée en ville.

À Lublin, la situation empirait sans cesse. Outre toutes les souffrances causées par les rafles et les « transplantations », on y souffrait aussi de la faim. Comme les Juifs ne pouvaient s'éloigner de chez eux au-delà d'un rayon de 10 kilomètres, je devais prendre des risques. Je m'habillais en paysanne et je me rendais régulièrement à pied, deux fois par semaine, à Lublin où j'apportais de la nourriture à mes enfants. J'étais exposée pendant le trajet à divers dangers. Des Allemands surgissaient de tous côtés en voiture et tous ceux qu'ils soupçonnaient d'être juifs ou qui leur déplaisaient, ils les tuaient sur-le-champ.

C'est ainsi que j'avais une fois rencontré en chemin une jeune femme juive qui allait de Medrkowice à Lublin. Son mari et son beau-père travaillaient comme tailleurs pour la gendarmerie<sup>19</sup> locale. Elle était sûre d'elle parce qu'elle allait acheter des fournitures pour tailleurs. Nous entendîmes soudain des gendarmes arriver et nous nous séparâmes. Mais les Allemands l'appréhendèrent immédiatement, ses protestations ne servirent à rien et ils l'emmenèrent. Chaque fois que je sortais du village, je faisais mes adieux à tout le monde, car je n'étais jamais sûre de revenir. Mon mari essayait bien de me dissuader d'aller me « promener », mais cela, il n'aurait pu l'obtenir de moi, car je savais et voyais qu'à Lublin, les membres de ma famille attendaient avec impatience la nourriture que je leur apportais et qui les maintenait en vie.

Il arrivait, de temps en temps, que ma bru m'accompagne. Une fois, alors que nous étions ainsi allées à Lublin, ses parents nous reprochèrent avec véhémence d'être venues au moment où survenaient de terribles événements : on pourchassait et on tuait, on allait isoler tout le ghetto, ils pensaient que nous ne pourrions pas en sortir. Ayant entendu cela, je mis en œuvre tous les moyens possibles pour faire venir ma fille et mon gendre à la campagne. Nous sortîmes du ghetto presque à la dernière minute : peu après, il fut entièrement isolé. Cela s'est passé au moment de la fête de *Sukot* de 1941. À Lublin, tout le monde nous enviait. Nous espérions ainsi survivre à la guerre, à la campagne, mais les choses se passèrent différemment.

Mon fils cadet tomba malade du typhus en plein hiver. Ce fut le début d'un véritable enfer car la femme de notre propriétaire voulait en informer les autorités qui auraient exigé de l'envoyer à l'hôpital de Lublin et je ne l'aurais jamais revu. Je m'efforçai de la persuader que ce n'était pas le typhus, mais une simple angine. J'avais enroulé un châle autour du cou de mon fils, je lui donnais un livre à lire quand elle entrait et lui-même s'efforçait d'être gai. Mais la maladie se prolongeait et elle en informa le conseil municipal<sup>20</sup>. Aussitôt, le médecin se présenta. Je me jetai à ses pieds, je pleurai et le suppliai de ne pas envoyer mon fils à l'hôpital. C'est à ce moment que notre propriétaire entra, et le médecin diagnostiqua une angine. Par la suite, mon fils se rétablit et je suis restée ma vie entière reconnaissante à ce médecin ; plus tard, je lui ai d'ailleurs prouvé ma reconnaissance.

Peu après survint un autre malheur : le conseil municipal de Medrkowice publia une ordonnance obligeant tous les tailleurs à se présenter pour travailler

---

19. Ce terme s'applique exclusivement à la gendarmerie allemande.

20. P : *Gmina*.

pendant trois jours pour les Allemands. Mon fils aîné, Natan, reçut l'ordre de se présenter. Il s'exécuta, mais au lieu de trois jours, plusieurs semaines allaient s'écouler sans qu'il revienne. Tous avaient été expédiés à Lublin, à l'aérodrome de Plaga-Laszkiwicz. Natan était rapidement tombé malade. Quand j'appris où il se trouvait, je lui écrivis immédiatement que je lui enverrais autant d'argent qu'il faudrait. Il revint au bout de quatre semaines, mais deux jeunes gens le soutenaient sous les bras, il ne pouvait pas marcher seul. Il était noir et squelettique et ne pouvait parler. Il se jeta à mon cou et balbutia : « Maman ». Il tremblait de tous ses membres. Ses accompagnateurs me racontèrent que, sur le site de Plaga, six jeunes gens étaient enchaînés comme caution pour mon fils qu'ils avaient sauvé sur la foi de ma carte postale, et que je devais verser 4 500 *zloty* pour les libérer. Ils me dirent aussi que mon fils avait été condamné à être fusillé parce qu'il était malade et ne pouvait plus travailler. C'est à ce moment qu'ils avaient montré ma carte à au garde allemand et l'avaient convaincu qu'ils pourraient en tirer de l'argent. Je réunis aussitôt la somme exigée et la leur remis. Je dus également verser 500 *zloty* pour le fiacre plus 300 *zloty* pour l'avoine du cheval. C'est ainsi que je récupérai mon fils ; mais il resta longtemps sourd et muet et il fallut de nombreuses semaines avant qu'il se rétablisse. Pourtant, dès le premier jour où il sortit du lit, il dut endurer avec nous un nouvel enfer.

Le 15 mai 1942, j'entendis une voiture qui arrivait (on tendait l'oreille au moindre bruissement) et j'aperçus au même instant par la fenêtre deux gendarmes avec des chiens qui se dirigeaient directement vers notre maison. Devant la maison, un jeune Polonais faisait les cent pas avec un sac au dos. C'était extrêmement suspect. Nous devions nous méfier, même si cela ne nous concernait pas. Mon mari sauta instantanément par la fenêtre en direction de la forêt, mais mon fils n'était pas encore capable de s'enfuir et il resta à la maison avec moi. Il ne fallut pas longtemps pour voir entrer dans la pièce le propriétaire, Wladek Bielak, suivi des gendarmes. L'un d'eux hurla aussitôt : « Vous vous êtes cachés ici ! » J'entrepris de lui expliquer et lui montra que mon fils venait tout juste de revenir du camp où il avait travaillé, qu'il était malade, que nous ne nous cachions pas, que nous habitons ici depuis bien avant, que nous étions enregistrés à la mairie et que nous travaillions chez les paysans. Je me tournai vers Bielak : « Pourquoi, Monsieur, ne le dites-vous pas ? » Il grommela alors : « Oui, oui... », puis il sortit.

Ce même jour, lui, Wladek Bielak avait égorgé un cochon et on lui avait apporté un sac de farine du moulin. Quand il avait aperçu les gendarmes, il avait craint qu'ils ne viennent enquêter chez lui et pour les éloigner, il les avait amenés chez moi. Le gendarme hurlait et tempêtait et quand il vit une machi-

ne à coudre que les Juifs n'avaient le droit de posséder, il exigea 600 *zloty* à titre d'amende. J'étais alors dans la gêne, car la grosse rançon que j'avais payée pour mon fils, sa maladie ainsi que les versements mensuels à la mairie pour nous tous nous avaient coûté tout le peu d'argent qui avait été épargné ; mais je ne m'en souciai pas, j'étais trop heureuse de pouvoir m'en sortir avec de l'argent. Je me rendis chez quelques paysans voisins et empruntai de l'argent auprès de Switek et du maire adjoint qui habitait à trois maisons de la nôtre. Ils nous aimaient beaucoup et nous rendaient d'énormes services.

Je revins vite avec l'argent, mais mon fils gisait, déjà tout contusionné : les assassins avaient brisé un bâton de chêne sur son corps. Je leur tendis les 600 *zloty*, mais ils en exigèrent 50 de plus et conduisirent en même temps mon fils dehors. Je courus à nouveau me procurer l'argent, puis je me mis à leur poursuite. Je tombai sur ma fille, qui courait à ma rencontre. Elle avait vu par la fenêtre d'une paysanne chez qui elle travaillait qu'on emmenait son mari et elle s'était précipitée pour demander ce qui se passait. Je lui donnai l'argent pour qu'elle le remette aux gendarmes, mais ils l'emmenent également. Je les rejoignis en suppliant : « Que voulez-vous ? Vous avez eu l'argent. » Ils m'emmenèrent aussi. Ils nous conduisirent jusqu'à une rivière et nous demandèrent d'y entrer. Nous y entrâmes tout habillés. Ce n'était pas encore assez pour ces bandits et ils nous ordonnèrent : « Immergez-vous encore une fois. » Puis un nouvel ordre : « Courez ! » Courir dans l'eau qui nous montait jusqu'au cou. Nous voulûmes nous exécuter, mais ne pûmes pas : mon fils ne tenait plus debout. Je demandai alors à mes enfants de sortir de l'eau, je m'approchai des gendarmes en écartant les bras pour maintenir mes enfants derrière moi et je leur dis : « Fusillez-moi ! Pourquoi nous torturer ainsi ? Tirez ! »

Je pensais qu'au moment où ils me fusilleraient, mes enfants en profiteraient pour s'enfuir vers la forêt, mais les assassins se moquèrent de nous en riant : « Non, non, nous ne vous tuons pas, nous n'en avons pas encore reçu l'ordre, nous nous contenterons de vous faire souffrir. » Sur ce, ils ordonnèrent à ma bru : « Cours ! » Elle se mit à courir vers la forêt, mais l'un d'eux lâcha aussitôt son chien, un vrai lion ! Il se jeta sur elle, la renversa et se mit à la mordre. Ils firent de même avec mon fils et moi. Le chien m'arracha des lambeaux de chair à la jambe et à la main droite. Les paysans du village assistaient à la scène en pleurant, mais ils ne pouvaient venir à notre secours. Les gendarmes s'appelaient Schwarz et Antz<sup>21</sup>.

Nous nous traînâmes péniblement jusque chez nous. L'eau et le sang

---

21. Probablement Heinz.

dégoulinaient, nous étions couverts de sable et de plaies profondes. Hela Switek, la fille de notre voisin, courut à Medrkowice pour se procurer de la teinture d'iode et nous donner les premiers soins. Elle était fort compatissante et nous lui en étions très reconnaissants. Nous restâmes au lit quelques jours seulement, mais demeurâmes couverts de bandages pendant très longtemps. À partir de ce jour, la vie devint extrêmement difficile. Tout l'été fut terrible. À chaque fois, un paysan venait nous annoncer une « bonne nouvelle » qui nous glaçait le sang.

Cela faisait un bon bout de temps qu'avait été publiée une ordonnance interdisant aux Juifs de travailler chez eux, d'avoir un atelier, de posséder des machines. Il fallait les remettre aux Allemands et les Juifs devaient être affectés à des paysans et travailler pour eux. Nous avons installé deux machines chez des paysans voisins et n'en avons gardé qu'une à la maison. Chacun de nous était parti travailler chez un paysan. C'est ainsi que mon mari travaillait non loin de chez nous, chez un paysan nommé Obar ; c'était quelqu'un de très bien. Je travaillais chez un frère de la femme de notre propriétaire, nommé Jozek Wozniak, à deux maisons de chez nous. Ma bru travaillait chez Jan Gladus, mon fils aîné chez notre propriétaire Wladek Bielak, mon fils cadet Noakh chez le frère du curé Antek Frankowski.

Nous travaillions dans les champs et les jardins. Wladek possédait un champ de tourbe et mon fils découpait la tourbe et la transportait dans la remise. Nous étions contents de notre travail et en étions reconnaissants aux paysans du village. Mon gendre travaillait chez une paysanne nommée Pic, dont le mari était prisonnier quelque part en Allemagne, et elle avait besoin d'un ouvrier pour les travaux des champs, de sorte que ma fille et son mari s'étaient installés chez elle pour y habiter et travailler.

Ma fille était enceinte et allait sous peu donner naissance à un garçon. Une fois qu'il fut né, il fallut le circoncire. Je pris l'enfant et allai avec lui au Conseil juif de Medrkowice. Il y avait alors déjà danger à faire le trajet et ma fille avait très peur. Mais je passai outre et partis. Des Juifs se trouvaient déjà là, qui attendaient avec deux enfants, également pour une circoncision. Le *mohel*<sup>22</sup> arriva de Belzyce, mais quand il prit mon petit-fils en main, il constata que l'enfant était né circoncis. Une telle chose, affirma-t-il, se produisait très rarement. Sur un tel enfant, on ne pratique pas le rite de la circoncision. En temps normal, un groupe de Juifs serait allé avec lui près d'une rivière et aurait prononcé une bénédiction sur l'eau ; mais pour l'heure, ce serait dangereux, et cela pourrait

---

22. H : circonciseur.

être fait une autre fois car il était possible de le faire à n'importe quel âge. À cause de cet événement hors du commun, être né juif, tous les Juifs présents vinrent regarder l'enfant. Mais il était réservé à cet enfant, mon petit-fils, de ressentir dans sa chair toute la cruauté des Allemands.

Le vendredi 11 octobre 1942, six mois après l'expulsion de tous les Juifs de Lublin, ordre fut donné à tous les Juifs des bourgs et des villages de se présenter à Belzyce. Nous fûmes tous saisis d'une terreur mortelle, nous savions très bien ce que cela signifiait. Nous avons tous appris ce qui s'était passé à Lublin, nous en avons eu un écho fidèle et maintenant notre tour était venu. Nous étions épouvantés, nous nous regardions en nous demandant : « Que faire ? Où aller ? Par où commencer ? » L'ordre des criminels allemands précisait qu'il était interdit à tout Polonais de cacher un Juif, de lui vendre quoi que ce soit, y compris de la nourriture. Le paysan chez qui serait trouvé un Juif ou qui serait convaincu d'avoir vendu de la nourriture à un Juif serait exécuté avec toute sa famille, sa maison incendiée et le même châtiment appliqué à ses dix plus proches voisins ; ainsi, les voisins se surveilleraient mutuellement.

Nous étions catastrophés, mais nous n'avions pas le temps d'y penser car il fallait se présenter sous quarante-huit heures. Pour la mort, on a toujours le temps. Nous décidâmes d'y échapper, mais nous ne pouvions désormais plus rester ensemble, nous devions nous séparer ; chacun devait suivre sa propre voie et tenter sa chance. Mon plus gros souci était ma fille et son bébé, âgé maintenant de quatre mois, d'autant plus qu'il était tombé malade. Il avait attrapé la coqueluche et toussait épouvantablement au point de manquer de s'étouffer et d'expirer.

Nous connaissions une paysanne, nommée Mancyna ; elle était une de nos clientes. C'était une femme bien qui n'était pas très riche. Elle ne possédait qu'un champ de six arpents<sup>23</sup> et vivait avec son mari et sa fille de 14 ans, en lisière du village, dans son champ. Mon gendre était prêt à transporter chez elle tout le mobilier, la literie, le linge et plus généralement tout ce qu'il avait à la maison et à lui en faire cadeau, pourvu qu'elle garde chez elle ma fille et son enfant. Elle accepta, et ma fille s'y rendit dès le samedi soir. Quant à mon gendre, il partit pour un autre village, Prawiedniki, à 15 kilomètres de Greznice, dans lequel résidait l'un de ses frères qui travaillait là-bas comme tailleur et qu'il alla rejoindre. Ma bru partit chez une autre paysanne qui voulait bien la recevoir pour qu'elle lui confectionne des vêtements, mais uniquement tant que durerait le travail. Elle y alla donc et, par la suite, elle se déplaça ainsi, de pay-

---

23. P : *Morga*.

sanne en paysanne, de ferme en ferme, demeurant partout quelque temps grâce à son travail, car c'était une excellente couturière.

Pendant ce temps, mes deux fils étaient restés chez les Bielak, mais pas dans la maison ; ils s'étaient aménagé une cachette dans le fenil (dans une meule de paille). Mon mari, quant à lui, était parti dès le samedi soir chez un paysan nommé Symusz, pour qui il devait exécuter un certain travail ; et moi, je devais aller le dimanche suivant chez un autre paysan, Franek Bartus. Nous comptions sur le fait que la femme de Bartus venait d'accoucher et que, comme c'était précisément l'époque de la récolte de pommes de terre, elle aurait besoin de moi. Mais quand j'arrivai chez Bartus, j'y retrouvai mon mari. Symusz n'avait pas voulu le garder parce que, quand il était allé dimanche à l'église, le curé avait dit qu'il ne fallait pas accueillir de Juifs, car on mettait sa propre vie en danger. Nous passâmes la nuit ensemble dans la grange.

Au début de la soirée, ma fille arriva en courant, tout en pleurs : le bébé était mort. « Son sort est plus enviable que le nôtre », lui répondit aussitôt mon mari. Je partis avec ma fille voir l'enfant, mais quand j'arrivai, je m'aperçus qu'il était vivant. Il s'était ranimé après une forte toux, mais pas pour longtemps. Il recommença à souffrir, il lutta, le malheureux, contre la mort encore toute une nuit et toute une journée. Nous étions près de lui et nous ne pouvions pas l'aider. Si un médecin lui avait fait une piqûre, il aurait été sauvé. Il n'y avait donc pas d'autre issue que d'attendre sa mort. C'est seulement le lundi, au milieu de la journée, qu'il expira. Ma fille avait ressenti durement l'événement et je ne pus la consoler. Je dus moi-même laver le corps et coudre le linceul, coupé dans une jupe blanche de ma fille. Je dus également confectionner un sac que je remplis de paille pour en faire un oreiller, je lui mis dans les mains deux baguettes et, sur les yeux, je plaçai deux tessons de verre – je n'avais rien trouvé d'autre. Je lui demandai même pardon. Je n'avais pas voulu omettre le moindre détail de ce qu'il fallait faire. Je n'avais pu le sauver, je voulais au moins faire après sa mort tout ce à quoi il avait droit.

Je dus aussi trouver le moyen de l'enterrer quelque part en secret, sans que personne s'en rende compte. Le mari de la Mancyna me fabriqua une caisse. Même pour cela, il dût se méfier des paysans voisins qui étaient venus le voir et lui demander ce qu'il faisait. Il leur dit qu'il faisait une mangeoire pour les chevaux. Je mis le bébé dans la caisse que je clouai. C'est seulement la nuit suivante, le mardi soir, que nous enveloppâmes la caisse dans une nappe. Je la saisis par deux extrémités et ma fille par les deux autres. La Mancyna nous accompagnait avec une pelle, car la région m'était inconnue.

Voici comment s'est passé l'enterrement. La nuit était noire et froide, il tombait une petite pluie fine et les feuilles, sous les pieds, bruissaient de façon inquiétante. La paysanne avait peur d'éventuels voleurs qui se cacheraient. Nous avançons sur un très mauvais chemin, rien que des collines et des vallons ; il fallait gravir une colline, puis descendre dans un vallon. Nous tombâmes plus d'une fois en descendant une pente, tandis que la caisse nous tombait dessus. Nous nous arrêtâmes à plusieurs reprises dans la forêt pour creuser la terre, mais chaque fois que j'essayais d'enfoncer la pelle dans le sol, celui-ci était plein de caillasses et je n'arrivais pas à creuser. Cela dura très longtemps, le jour commençait à poindre, il fallait en finir. Nous dûmes retourner vers le village. Nous sortîmes de la forêt et au pied d'un arbre en lisière, mais côté extérieur, j'entrepris de creuser la tombe. J'étais seule à creuser ; à côté de moi, ma fille pleurait et la paysanne n'arrêtait pas de crier : « Oh, ce que j'ai peur ! » J'ai su tout faire : et creuser, et enterrer. J'égalisai ensuite le sol pour qu'on ne puisse rien reconnaître. En outre, plus tard, je brûlai de la paille à cet endroit, afin qu'il ne reste aucune trace permettant de le repérer et pour faire croire que des bergers avaient fait rôti des pommes de terre sur le sol.

Comme repère pour me permettre de reconnaître l'emplacement de la tombe, je nouai autour d'une branche de l'arbre le lacet d'une housse d'édrédon que j'avais sur moi. Je gardai sur moi l'autre moitié du lacet, que je possède encore à ce jour. Le repère sur l'arbre a subsisté plusieurs années. C'est grâce à lui que j'ai retrouvé la tombe, après la Libération. C'est ainsi que j'ai procédé à l'enterrement de mon premier petit-fils, la première victime de ma famille. Quant aux victimes suivantes, je n'ai même pas été en mesure de faire ce minimum pour elles.

## II

Dès lors, je restai avec ma fille chez la Mancyna. Elle se sentait complètement perdue et ne pouvait rester seule. La Mancyna l'avait bien compris, c'était une femme au grand cœur, et elle me laissa demeurer chez elle.

Cette même nuit, quand nous fûmes revenues de l'enterrement, brisées, gelées, épuisées, elle nous fit entrer et coucher dans un lit, sous un édrédon. Nous nous sentions bien et quoique notre cœur fût très lourd, nous nous endormîmes immédiatement. Mais avant même d'avoir réussi à nous réchauffer, elle vint nous réveiller et nous demanda de quitter la maison, car on avait entendu dire qu'une rafle devait avoir lieu dans le village. Elle nous demanda de reve-

nir la nuit suivante et de nous cacher quelque part dans la journée. Elle nous donna du pain et une bouteille de lait à emporter. Nous sortîmes de la maison sans savoir de quel côté aller ; nous ne connaissions ni l'endroit, ni les chemins. Nous nous mîmes en marche ; il tombait une pluie fine et nous étions transies de froid. Nous projetâmes d'aller à Kreznica, où se cachaient mes fils. Il faisait nuit noire et nous marchâmes longtemps sans savoir où nous étions. Nous aperçûmes finalement une lumière à la fenêtre d'un paysan. Nous ne pouvions cependant savoir quel genre d'homme c'était. Ma fille eut une idée : comme c'était la veille d'une fête chrétienne et que les paysans se rendaient à l'église, elle se dirigea vers la maison, frappa et demanda en polonais le chemin de l'église de Kreznica. Le paysan nous indiqua le chemin et nous poursuivîmes notre marche. Nous nous perdîmes une nouvelle fois, sans savoir où nous étions, tandis que le jour allait commencer à poindre.

C'est alors que ma fille reconnut sur la route la ferme d'un paysan, Blaszczyk, que nous connaissions car nous avions travaillé pour lui une fois. Cela nous redonna un peu d'espoir. Mais la ferme était close. Nous n'avons pas beaucoup réfléchi, nous sommes passées par-dessus la clôture : nous n'avions pas le choix. Nous aperçûmes une remise ouverte, nous entrâmes et nous attendîmes ; peut-être allions-nous pouvoir y passer toute la journée. Le matin, le valet de ferme entra pour prendre du bois, mais il fut si effrayé qu'il ressortit sans dire un mot. Le fermier arriva aussitôt avec un revolver à la main, il croyait sans doute avoir affaire à des voleurs.

Ma fille, qui parlait bien le polonais, le pria de nous laisser dans la remise jusqu'au soir car nous devons aller travailler dans un village éloigné et nous ne pouvions nous y rendre de jour. Il refusa catégoriquement. Il était, dit-il, président du syndicat, des gendarmes venaient parfois le voir : cela lui était impossible. De plus, sa femme était malade, elle souffrait du cœur, et si elle apprenait la chose, elle mourrait de peur.

Je fondis en larmes. Je me jetai littéralement à ses pieds et, dans mon mauvais polonais plein de fautes, je le suppliai de nous laisser là. Je lui expliquai que dorénavant pour nous, circuler en plein jour équivalait à nous livrer aux Allemands. Je lui dis aussi que nous ne toucherions à rien car nous avions emporté de la nourriture avec nous. J'avais vécu suffisamment longtemps à la campagne pour m'être rendu compte que la pire des choses pour un paysan était de devoir donner à manger à quelqu'un, et qu'il était alors prêt à le tuer pour éviter de le nourrir. Il se laissa attendrir et nous laissa passer la journée dans un petit grenier ouvert où le vent soufflait de tous côtés.

Le soir, nous retournâmes chez la Mancyna qui nous attendait déjà et nous servit quelque chose de chaud à manger. Elle nous a maintenues en vie ; pourtant nous n'avons plus dormi dans la maison, mais à chaque fois ailleurs, tantôt dans la grange, tantôt à la cave et plus tard au grenier, au-dessus de l'étable.

Nous nous déplaçons désormais la nuit, nous allions à l'occasion dans la cachette de nos fils pour avoir de leurs nouvelles. J'y rencontrais également mon mari. Ma bru s'y rendait aussi régulièrement et mon gendre venait tous les quinze jours, le dimanche, du village de Prawiedniki, pour apporter de l'argent à ma fille. La fois où il vint et qu'il apprit que l'enfant était mort, il fut pris d'une violente crise de nerfs et on n'arrivait pas à le calmer. Bielak prit peur, craignant que l'on apprenne qu'il cachait des gens et il demanda à mes enfants de se trouver une autre cachette. Ils entreprirent de creuser une cachette dans un fourré avec un fragment de casserole cassée qu'ils avaient trouvé, car ils n'avaient pu emporter de pelle, de peur qu'on les suive et les observe. La fosse-cachette avait la taille d'une table de cuisine. Ils avaient adapté les dimensions de la fosse à celles de la planche à découper les nouilles que j'avais laissée dans un débarras. Cette planche servait de toit à la cachette. Ils avaient répandu par-dessus de la terre et de l'herbe et mis des brindilles pour dissimuler l'endroit. Pour manger, ils retournaient la nuit chez Bielak.

Nous nous rencontrons maintenant chez moi, la nuit, une fois par semaine, le dimanche. Chez moi, ils se lavaient toutes les semaines dans un baquet rempli d'eau et mettaient du linge propre. Je leur remettais aussi du linge propre à emporter ; au cas où, une fois, ils ne pourraient pas venir, ils pourraient se changer chez eux. La Mancyna m'avait permis de laver du linge et je le lavais pour nous sept. Les enfants passaient ainsi quelques heures avec moi, puis repartaient au milieu de la nuit. Le chemin était truffé de patrouilles de jeunes Polonais des villages. Les Allemands, eux, avaient peur de circuler la nuit, ils n'opéraient leurs rafles que de jour, ou bien tôt le matin. Mes enfants évitaient habituellement les patrouilles, mais ils les rencontraient parfois ; cependant on ne leur faisait aucun mal et on les laissait passer. C'étaient des paysans qu'ils connaissaient, ainsi que leur commandant, Jas Baryga, et qui leur donnaient même des cigarettes.

Un jour que mes enfants étaient venus me voir, mon fils cadet Noah se plaignit à moi qu'il avait parfois si faim qu'il n'en pouvait plus : les Bielak lui donnaient à présent très peu à manger. Mon Noah chéri avait beaucoup grandi pendant la guerre et avait alors seize ans. Mon fils aîné Natan, quant à lui, me rapporta que les Bielak se servaient de toutes les affaires que nous avions

laissées chez lui sans demander la permission à qui que ce soit : leurs enfants portaient nos vêtements, la femme Marianna utilisait toutes mes robes, sa fille mon manteau de fourrure ainsi que le linge et les ustensiles de ménage. Cela leur était insupportable. Je calmai mes enfants, je leur demandai de ne pas prendre la chose à cœur, de ne pas y prêter attention, d'y être indifférents, comme si ces affaires n'avaient jamais été à nous. L'essentiel était de survivre à la guerre, nous étions des travailleurs, de bons travailleurs, nous travaillerions et nous gagnerions assez pour nous en acheter d'autres.

J'avais tout donné à la paysanne, tous mes biens. C'est elle-même qui m'avait dit de ne rien transporter ailleurs, elle me garderait le tout et, si j'avais besoin de vendre quoi que ce soit, je n'avais qu'à venir le chercher chez elle. J'avais fait des paquets que je lui avais remis : trois ensembles de literie qui étaient à moi et deux à mes fils, deux douzaines de serviettes de toilette, trois douzaines de serviettes de table, quelques douzaines de nappes, des housses, du linge, cinq douzaines de chemises d'homme, des chemises d'apparat et des chemises de nuit, des services de table, tout, tout. Elle m'avait prodigué de belles paroles, elle avait déploré qu'il nous faille partir, elle nous aimait tant. Elle m'avait dit qu'elle possédait de nombreuses coupes de tissu et qu'elle en ferait faire des vêtements par mes fils dans une quinzaine de jours. Elle avait mis sa tête sur mon épaule gauche et m'avait embrassée en pleurant. Qui aurait alors pu deviner ses pensées, son objectif, savoir qu'elle renfermait en elle une âme de criminelle.

Mon mari et mes fils me racontèrent que Bielak les avait conviés à aider à la distillation d'eau-de-vie qu'il voulait préparer pour la fête. D'autres membres de la famille viendraient également aider à ce travail. Ils étaient contents et disaient que l'atmosphère serait joyeuse et chaleureuse. La chose ne nous avait pas paru singulière, car quand nous habitions là-bas, chaque fois qu'il y avait une fête, nous aidions à la distillation d'eau-de-vie.

Quant à la nourriture, afin qu'ils ne souffrent pas de la faim, nous étions convenus de nous rencontrer une fois au milieu de la semaine, à mi-chemin, près d'une croix, avec l'un d'entre eux à qui j'apporterais ce que je pourrais comme nourriture. Dorénavant, mon seul souci était de savoir comment m'en procurer. La Mancyna ne voulait pas nous en vendre, car c'était interdit. Elle ne nous donnait que le strict nécessaire, mais pas davantage. Je commençai alors à me restreindre. Je me contentais d'une pomme de terre et dissimulais le pain, je buvais le thé sans sucre et dissimulais le sucre pour mes enfants.

Quand elle déversait des pommes de terre dans l'auge à cochons, j'en dérobaï pour eux et ainsi, tout ce que je pouvais me procurer, je le portais jusqu'à la croix, à l'endroit convenu. La croix se dressait à mi-chemin près de la chaussée et je devais m'y rendre la nuit, à l'heure convenue, par tous les temps, malgré la pluie, la neige et le froid. Bien souvent j'entendais l'arrivée de voitures, je m'allongeais alors par terre et je rampais ainsi à quatre pattes comme un chien ou complètement à plat comme un ver, pourvu que mes enfants aient de quoi manger, pourvu que le temps s'écoule, peut-être serions-nous sauvés.

Une fois, mon mari arriva chez moi la nuit, à moitié mort ; j'étais très contente, car il y avait longtemps que je n'avais eu de ses nouvelles. Il avait travaillé trois semaines chez un Polonais près d'Osmolice, un endroit appelé les Champs d'Osmolice. Je reconnus à son visage qu'il était très préoccupé et voici ce qu'il me raconta. Il avait gagné 150 *zloty* pour trois semaines de travail. Et, effectivement, le Polonais les lui versa comme convenu. Un autre Polonais, familier de la maison, assistait au paiement. Mais quand mon mari sortit sur la route, l'autre l'attendait et lui demanda l'argent. Mon mari l'implora, c'était tout ce qu'il possédait. Le Polonais le fouilla, ne trouva rien de plus et confisqua l'argent. Il ajouta : « Tu sais quel est actuellement le sort des Juifs ? Si un Juif veut vivre, il doit payer, sinon on le tue. Toi, je ne veux pas te tuer parce que je te connais. Va-t-en. » Mon mari était d'une pâleur mortelle. Il ne savait plus où aller pour travailler.

La Mancyna devait justement partir le lendemain matin faire des courses à Lublin. À son retour, je lui dis que mon mari était reparti. Il resta ainsi huit jours au grenier, avec ma fille et moi. Il put se reposer et se sécher après avoir tant marché et il se sentait bien, mais je ne pouvais le cacher plus longtemps et il repartit une nuit, pour chercher du travail quelque part. Il revint au bout de deux semaines. Il avait travaillé chez la Baranowa, mais désormais elle ne consentirait à le garder qu'à condition qu'on lui donne quelque chose en échange. Elle demandait mon manteau de fourrure.

Nous nous rapprochions des festivités chrétiennes, le travail s'était arrêté. Les paysans étaient pris par les préparatifs de leur fête ; aussi, pendant cette période, ils ne se faisaient plus rien faire. Mes fils avaient aussi quitté leur cachette dans le fourré parce que, un jour en sortant, ils avaient remarqué qu'un jeune Polonais s'était enfui. Cela signifiait qu'on les avait épiés dans leur cachette et qu'ils ne pouvaient y rester. Ils s'étaient donc réfugiés avec ma bru dans une maison inachevée, dans un champ qui appartenait à la Koscielna.

La Koscielna était une personne très gentille. Mon fils et ma bru avaient récemment travaillé chez elle pendant quelques semaines et elle leur avait dit de se cacher chez elle. La maison était ouverte à tous vents, mais que pouvait-on y faire ? Il n'était pas possible en cette période de trouver du travail, il fallait attendre jusqu'après les fêtes. Je me rendis chez la Bielak et lui expliquai qu'une paysanne acceptait de cacher mon mari et je la priai de me sortir mon manteau de fourrure. Elle pâlit puis me répondit qu'au lieu de le donner à quelqu'un d'autre, elle préférerait cacher mon mari chez elle. Il trouva, lui aussi, cela préférable car il était habitué aux Bielak. Mon mari s'y rendit donc avec mon fils cadet. Qui aurait pu envisager ce qui allait se passer ? Mon fils aîné y allait aussi régulièrement. Un jour, le costume bleu marine qu'il portait plut à la Bielak, qui lui proposa de l'acheter. Il accepta et elle lui remit 150 *zloty* ; pour le surplus, elle lui donnerait régulièrement de quoi manger.

La nuit du dimanche 20 décembre, nous étions tous à nouveau réunis chez moi, mon gendre était également là. L'atmosphère était gaie, car nous étions tous ensemble. Mes fils disaient qu'ils allaient rejoindre les partisans dans la forêt ; ils savaient, d'après des « informations », que l'armée polonaise avait jeté dans un puits à sec de nombreuses armes afin qu'elles ne tombent pas aux mains des Allemands ; il suffisait d'y descendre avec une corde pour en sortir quelques-unes. Ils s'armeraient tous, y compris mon gendre et son frère ainsi que mon mari et plusieurs Juifs qui se cachaient et tout le groupe partirait dans la forêt.

En attendant, nous étions convenus que tous reviendraient chez moi pour la nuit de mercredi, au soir de la fête chrétienne. La Mancyna les avait invités pour le festin de la nuit. Elle m'avait donné de la farine pour faire de petits gâteaux, elle avait même apporté un sapin pour nous. Les enfants étaient tous repartis. Ma bru, Rivka, devait cette fois accompagner mon gendre à Prawiedniki. Elle n'avait pas de travail et mon gendre lui avait dit que là-bas, on avait grand besoin d'une couturière et qu'il y aurait de quoi faire.

Ils étaient tous partis, et ma fille et moi nous étions mises au travail pour aider la Mancyna à faire de la cuisine, de la pâtisserie, du ménage et à orner le sapin. Mardi soir, la Mancyna, ma fille et moi étions ensemble dans la cuisine d'été à nous affairer et à tout préparer pour la nuit de Noël qui devait avoir lieu le lendemain ; nous fabriquions des fleurs de papier pour décorer la pièce et le sapin. Nous aperçûmes soudain par la fenêtre un voisin de la Mancyna, Jozek Trzyzynski, qui allait sans doute en visite chez elle. Mais nous, il ne devait pas nous y trouver, cela aurait été mauvais pour nous et

pour elle. Nous ne pouvions plus nous échapper car la cuisine d'été était un bâtiment indépendant dans la cour. Ma fille et moi nous nous cachâmes sous la table, qui était recouverte d'une nappe. Il entra et s'assit pour bavarder avec la Mancyna ; il venait ainsi fréquemment et rapportait diverses nouvelles, surtout à propos des Juifs.

Mais cette fois-ci, la première nouvelle qu'il lui rapporta fut pour moi terrible. Ce fut la pire et la plus désolante de ma vie. Il raconta qu'on disait dans le village que les deux tailleurs, Heniek et Natan, avaient été tués. Heniek et Natan, mon fils et mon gendre. J'étais catastrophée, je me mis à claquer des dents. Quant à ma malheureuse fille... Je me pinçais, de douleur, tout le corps, de même ma fille, et nous nous pincions mutuellement, mais nous nous sommes tués. Le Polonais resta ainsi plusieurs heures, jusqu'à une heure et demie du matin. Quand il fut parti, ma fille se précipita chez les Bielak. Elle avait aussi emporté de la nourriture. Elle ne me laissa pas l'accompagner et partit seule, en pleine nuit ; c'était à plus de deux kilomètres de chez nous.

Quand elle arriva chez eux, le mari et la femme étaient tous deux à la fenêtre, si tard dans la nuit. La pièce était éclairée et le portillon fermé à clé. Ma fille demanda qu'on le lui ouvre, elle voulait apporter à manger à son père et à son frère, mais Wladek Bielak l'insulta méchamment : « Fiche le camp, saleté ! » Elle comprit alors qu'il y avait quelque chose d'anormal. Elle s'en alla et fit le tour des fermes qui se touchaient toutes et étaient séparées par un grillage. Elle fit peut-être autant de chemin que pour venir et, une fois à l'arrière de la cour des Bielak, elle pénétra dans l'étable dont le grenier servait de cachette à mon mari et à mon fils. Elle grimpa sur une poutre et appela doucement : « Papa, Noakh ! » Pas le moindre bruit, pas de réponse. Elle revint avec le paquet de nourriture. Quand elle me raconta cette scène, je compris qu'il était arrivé un malheur, mais je ne savais ni quoi, ni comment. De toute façon, je voyais bien que je ne m'en tirerais plus si facilement, que moi aussi j'aurais droit à mon lot de victimes.

Mercredi, dès que la nuit commença à tomber, je me rendis à la ferme des Bielak, je passai par-dessus la clôture. Tout était sombre et silencieux. Je vis la Bielak sortir de la maison pour aller dans la remise, je la suivis sans bruit, je la saisis par la main et je lui dis : « Bonsoir, madame Bielakowa ». Elle eut très peur et se mit à crier : « Oh, chère madame la couturière, sauvez-vous vite, que faites-vous ici ? » Je la regardai et lui dis : « Pourquoi êtes-vous si effrayée, madame Bielakowa ? De quoi avez-vous peur ? Dites-moi où est mon mari, où sont mes enfants. »

Elle continua à trembler et me répondit qu'elle ne savait pas, il fallait que je m'en aille, elle craignait les gendarmes : je n'avais qu'à demander aux autres paysans où étaient mes enfants. Je ne savais pas quoi faire, j'avais envie de rester encore un peu et je lui demandai de me remettre un manteau d'été de mon mari que je devais donner à quelqu'un. Elle me dit alors avec un petit sourire : « Je vous rendrai tout après la guerre. Et maintenant, allez-vous en. »

Je partis, j'interrogeai un autre paysan de ma connaissance, mais personne n'avait vu mes enfants. Tard dans la soirée arrivèrent chez moi ma bru et mon gendre. Ils avaient cherché à se renseigner au sujet de mes enfants et de mon mari. Disparus. Ils me racontèrent alors ce qui s'était passé depuis leur départ de chez moi, dans la nuit de dimanche, jusqu'à leur retour. Ils s'étaient rendus, comme convenu, au village de Prawiedniki où, jusqu'à présent, mon gendre résidait, travaillait et se cachait avec son frère Avraham Klajnman. Mais quand ils parvinrent dimanche en pleine nuit au village, une paysanne de sa connaissance sortit de sa ferme à leur rencontre comme si elle les avait guettés et dit à mon gendre de ne plus entrer dans le village car il était recherché et que son frère avait été tué dimanche. Elle leur raconta aussi en détail comment cela s'était passé.

Après une si affreuse nouvelle, mon gendre et ma bru avaient fait demi-tour et étaient retournés dans le bâtiment inachevé de la Koscielna où s'était réfugié mon fils aîné, le mari de Rivka, et où ils demeuraient tous ensemble. Lundi soir, mon fils Natan les avait quittés pour se rendre chez les Bielak qui lui avaient demandé de venir afin de lui donner du pain et deux bouteilles de lait. Il était parti avec deux bouteilles vides et n'était jamais revenu. Ils l'avaient longuement attendu, puis s'étaient dit que Bielak l'avait peut-être retenu pour un travail quelconque. Il devait y avoir prochainement un mariage chez son beau-frère Wozniak. Il lui avait probablement demandé de lui confectionner un pantalon, ou bien les Bielak l'avaient retenu pour aider à la distillation de l'eau-de-vie. Pouvait-il leur venir à l'esprit cette pensée horrible qu'on l'avait attiré exprès dans un guet-apens ? Ils avaient ainsi attendu toute la nuit de lundi et toute la journée de mardi en réfléchissant et en émettant diverses hypothèses. C'est seulement mardi soir que Rivka était allée chez les Bielak pour savoir ce qu'il en était.

Dans la cour des Bielak stationnait une carriole attelée à deux chevaux et il y avait les deux gendres des Bielak, Stefan Ozge, de Kielciewice, à 25 km, et Wrodkiewicz, de Ciezkowice, à 6 km de Kreznica. Ma bru s'était approchée de la Bielak pour lui demander où était Natan. La Bielak avait sursauté et répon-

du qu'elle n'en savait rien, qu'elle ne l'avait pas vu et elle avait dit à ma bru de s'en aller de là. La malheureuse avait continué à discuter, il était impossible qu'elle ne le sache pas puisque c'est chez elle qu'il allait. La paysanne avait répété en colère qu'elle ne savait rien. Rivka avait poursuivi : « Si vous, Madame, dites que vous ne savez pas, c'est que je n'ai plus de mari. » La Bielak tremblait, voulait savoir comment Rivka prenait la chose. Puis elle sembla s'accrocher à l'idée que Natan devait être allé chez les partisans.

Par la suite, elle me redit à moi aussi la même chose, quand je retournai la voir. Nous ne pouvions pas rester en place, nous retournâmes plusieurs fois la nuit chez les Bielak, tantôt moi, tantôt ma bru. Nous nous introduisions furtivement en sautant par-dessus la clôture et nous grimpons dans le grenier qui servait de cachette. Le lit était préparé et il y avait aussi ouvert le livre polonais que mon fils cadet Noakh avait emprunté à la fille de la Mancyna pour le lire. Il avait été à moitié lu et un épi marquait la page où il s'était arrêté. Je repris le livre. Quand ma bru y retourna pour emporter la literie, le lit avait disparu, tout était vide.

Nous ne prenions pas garde au danger et nous continuions à y retourner, les chiens nous connaissaient (nous y avons habité deux ans) et ils n'aboyaient pas. Je parlai encore une fois à la Bielak en l'accusant très ouvertement d'avoir tué les trois hommes, d'être responsable de leur mort. C'est pour cette raison qu'une fois, elle avait fait venir l'Allemand de souche<sup>24</sup> qui logeait désormais dans mon appartement pour qu'il m'attrape, sans doute pour me livrer aux Allemands ; mais je m'étais astucieusement dérobé à sa vue. Bielak, plus tard, recommença à parler gentiment à ma bru, voulant lui donner de l'argent, lui demandant si elle avait de quoi manger, l'invitant à revenir pour recevoir du pain et de l'argent. Il voulait sûrement la tuer. Plus tard encore, ils changèrent de chiens, et prirent des chiens qui ne nous connaissaient pas.

Nous cessâmes d'aller chez les Bielak, mais je ne cessai pas de chercher chaque soir mon mari et mes enfants malgré le froid, le vent, la neige, les bourrasques. L'hiver 1943 était très rude. Rien ne m'arrêtait, je courais partout pour rechercher et interroger des paysans que je connaissais : peut-être travaillaient-ils quelque part. Je parcourais les routes en tous sens, tantôt seule, tantôt avec ma bru qui ne voulait pas rester à la maison. Nous prenions beaucoup de risques, nous étions prêtes à payer de notre sang, de notre vie, pour apprendre quoi que ce soit ; mais nous n'arrivâmes à rien. J'ai ainsi recherché mon mari et mes enfants six semaines durant. Je ne mangeais pas, je ne buvais pas, j'al-

---

24. A : *Volksdeutsch*. Polonais d'ascendance allemande.

lais partout et je cherchais. Parfois, la nuit, il me semblait qu'on marchait, que mon fils cadet Noakh était là, qu'il me parlait. Mais ce n'étaient que les arbres.

La Mancyna s'était beaucoup apitoyée sur mon sort, elle voyait que sur les sept membres de ma famille, il n'en restait plus que quatre, ma fille, mon gendre, ma bru et moi et elle nous accueillit et nous cacha tous les quatre.

### III

Quand je vis qu'au bout de six semaines de recherches, je n'étais parvenue à rien, que tout le monde se taisait, que tout tombait dans l'oubli, je cessai de chercher mes proches et commençai à songer à la vengeance.

J'étais désormais certaine que les Bielak étaient les assassins de mes fils et de mon mari. Tout était calme dans le village. Qui se souciait alors d'un Juif ? Quelle importance cela avait-il, quand on apprenait qu'un tel avait tué un Juif ? Ce genre de choses se produisait quotidiennement ; les paysans se racontaient journallement où l'on venait d'attraper un Juif et combien de Juifs avaient péri dans la journée. Mais qu'un respectable notable de longue date comme Bielak ait commis un tel acte, c'était impensable. Qu'ils soient voleurs, me disaient les paysans, ils le savaient, mais que, pour cela ils aient tué, les paysans ne pouvaient l'admettre et les Bielak continuaient à passer pour des gens bien.

Je décidai alors de ne pas laisser tomber l'affaire, mais de la révéler au grand jour. Voilà ce que je voulais mener à bien, même au prix de ma vie. Je ne savais pas écrire, j'ai donc demandé à ma bru de m'écrire des lettres et ces lettres, j'ai voulu les envoyer à quelques honorables paysans du village pour réveiller leur conscience.

La première lettre, je l'envoyai au maire-adjoint Och, un homme très respectable et le plus proche voisin des Bielak. Je l'avais rédigée comme si c'était un autre voisin qui lui écrivait. En voici à peu près la teneur : « Cher voisin, je suis très étonné que tu te taises ainsi. cela fait six semaines que les Bielak ont tué les tailleurs, le vieux tailleur et ses deux fils, et tu ne dis rien, tu n'en aurais pas entendu parler ? Cela s'est pourtant passé deux jours avant notre fête. Ils ont égorgé un cochon, distillé de l'eau-de-vie et tué les trois tailleurs. D'autres paysans en ont entendu parler et pas toi ? Et si oui, comment peux-tu te taire ? Les tailleurs leur avaient remis tous leurs biens, cela ne leur suffisait donc pas ? » Cela et d'autres choses que je savais sur les Bielak, j'écrivis tout dans la lettre.

J'écrivis également à d'autres paysans et, entre chaque lettre, j'attendais quelques jours. J'écrivis aussi à la gendarmerie allemande. J'envoyai une douzaine de lettres de ce type. Pour les mettre à la poste, il me fallait aller jusqu'à Medrkowice, à quelque 10 kilomètres de Kreznica. Il n'y avait aucune maison le long de la route, uniquement la forêt et des champs, truffés de gardes et de partisans. La route passait près des Bielak assassins. Je me déguisais encore davantage, je prenais un bâton à la main et faisais semblant de boiter. Il m'était difficile de marcher ainsi et cela prenait beaucoup plus de temps. On pouvait à tout moment m'attraper ; c'est pourquoi mes enfants cherchaient à me dissuader, car ils craignaient d'être découverts à cause de moi. Chaque fois que je quittais la maison, je leur faisais mes adieux pour toujours car je n'étais pas sûre de revenir. Je leur disais que quoi qu'il arrive, je ne les dénoncerai jamais, je dirais à celui qui m'attraperait que j'avais des enfants que je recherchais et je lui remettrais la lettre. Je devais faire attention en mettant la lettre dans la boîte, car celle-ci se trouvait près de la gendarmerie. Il ne fallait pas que l'on voie qui mettait les lettres, personne n'en devait rien savoir et je les postais sans timbre. Je réussis à faire tout cela sans encombre et les lettres parvinrent toutes à leur destinataire.

Il ne fallut pas longtemps pour que tout le village soit en ébullition. Ils lisaient les lettres entre eux et ils commencèrent à parler du meurtre et des meurtriers. Notre logeuse, la Mancyna, qui ne savait pas non plus que c'était moi qui avais envoyé les lettres, nous rapportait chaque jour de nouvelles informations sur ce qui se passait au village où tout le monde savait que les Bielak avaient tué les tailleurs. C'en était arrivé au point que les Bielak ne pouvaient plus, pour ainsi dire, sortir dans le village car on les montrait du doigt. Quand la fille des Bielak, Genia, sortit avec mon manteau de fourrure et la grande moufle de fourrure qui allait avec, des jeunes la lui arrachèrent des mains et l'accrochèrent à un arbre et lui demandèrent avec qui elle comptait se marier, avec le fils de Potocki ou celui de Goldus, lesquels étaient les deux plus riches et respectables propriétaires du village. Quand Stach Bielak sortait, on lui demandait si les bottes et le manteau qu'il portait étaient ceux de Natan ou de David (mon fils cadet s'appelait Noakh-David).

Et même à l'église, un dimanche, le curé Pankowski, un homme très estimable, dit que les Polonais ne devaient pas tremper leurs mains dans du sang juif, mais que, hélas, il s'en trouvait une parmi eux qu'en d'autres temps il aurait renvoyée de l'église. La Bielak était présente et tous savaient de qui il s'agissait et la montraient du doigt. Elle dut sortir.

Un autre dimanche, le maire-adjoint Och marchait avec Bielak dans la campagne, car leurs champs se touchaient, et il n'arrêtait pas de sonder le sol avec son bâton. Bielak avait compris qu'il cherchait à découvrir la tombe des victimes, mon mari et mes deux fils. Bielak lui demanda alors : « Toi aussi tu crois que j'ai tué les Juifs ? » Et le maire-adjoint de lui répondre : « Comment ça si j'y crois, tu vois bien que tout le monde est au courant, tu vois bien les lettres que des voisins m'écrivent. » Et en marchant et en enfonçant ainsi son bâton, il finit par découvrir l'emplacement de la tombe.

La Bielak tenait absolument à être lavée du soupçon d'assassinat et, un dimanche, elle fit le signe de croix devant les deux curés qui se trouvaient à l'église en jurant qu'elle n'avait pas tué, qu'elle n'était au courant de rien, qu'on la calomniait gratuitement... C'est alors que quatre jeunes du village, Stas Wyczynski, Jas Borygo, Stach Wojciech et Edek Switek déblayèrent la tombe et déterrèrent le corps de la victime qui était au-dessus. C'était mon fils aîné Natan. Ils fixèrent alors le cadavre sur deux bâtons, le déposèrent contre la porte des Bielak, puis ils se mirent à la fenêtre du maire-adjoint et attendirent. Quand Bielak voulut sortir de chez lui et qu'il ouvrit la porte, le cadavre lui tomba dessus. Tous le virent et constatèrent que la paysanne meurtrière avait fait un faux serment à l'église.

Cela s'était passé un dimanche, trois mois après le meurtre. Tout le village était à présent en ébullition. Après ces événements, Bielak sortit de la tombe le corps de mon fils cadet et transporta ailleurs le corps de mes deux fils ; il restait encore le corps de mon mari. La fosse resta ainsi ouverte huit jours. Les paysans de Kreznica tenaient à connaître la vérité, car chacun pensait que c'était un autre qui avait écrit au maire-adjoint ; aussi s'intéressaient-ils à l'affaire et voulaient-ils savoir ce qu'il en était. C'est alors que le dimanche suivant, des jeunes du village emmenèrent le fils de l'assassin, Staszek, l'enivrèrent puis lui parlèrent de l'assassinat. Il osa s'en vanter, se montrant fier de leur action et raconta comment le meurtre avait été commis :

« Nous avons enivré tous les tailleurs, puis nous avons mis à mort l'aîné des frères, Natan, à coups de hache et avec des fourches. Quand le plus jeune David a vu cela, il s'est précipité vers la clôture pour sauter par-dessus, mais mon cousin Jan Studniak (c'était le gendre de la sœur de Bielak, il était de Cieszkiewice) a vite défait la ceinture de son pantalon et l'a passée autour du cou de David et moi – et il s'en vantait –, je me suis approché et je lui ai coupé les bras et les jambes à la hache. Eh bien, est-ce qu'il pouvait se sauver ? Le vieux tailleur était encore couché dans le grenier de l'étable et il a demandé :

« Maître Bielak, pourquoi mes enfants crient-ils ainsi? » Mon père et moi nous sommes alors montés et mon père lui a donné un tel coup de hache sur la tête qu'il lui a fendu le crâne et la cervelle. À tout ce travail ont participé mes deux beaux-frères, Stefan Ozge, de Kielciewice, et Wkotowski, de Ciezkowice, ainsi que mon cousin Golyman. »

C'est ainsi que le bandit Staszek s'était vanté devant ses camarades et il avait même montré que tous les vêtements qu'il portait étaient ceux des tailleurs. Il avait encore ajouté que le maire, Wojciek Palaszek, leur avait demandé d'emporter les corps des deux frères pour les enterrer ailleurs et, quant au vieux, d'avouer, ce qu'ils avaient fait. Deux jours plus tard, le maire avait enjoint à Swiatek, un voisin des Bielak, de creuser une tombe près de la précédente car celle-ci était trop grande (*sic*), et d'y enfouir le corps de mon mari ; ce qu'il avait fait, conformément à l'ordre reçu.

J'ai appris cela plus tard, auprès de différents paysans chez qui je travaillais. Tous nous aimaient bien, ils avaient maintenant pitié de moi, une mère au cœur brisé, et ils voulaient me venir en aide. C'est ainsi qu'un jour, le paysan Facek, des Nowines, était allé travailler dans son champ, qui jouxtait celui de l'assassin Bielak, et il avait découvert dans la tombe ouverte et vide, divers papiers et une petite photo de mon fils cadet. Il avait pris un bâton fendu à un bout par le milieu, y avait fixé la photo et l'avait enfoncé dans la terre de la nouvelle petite tombe de mon mari. La Adamowa l'avait raconté à ma bru qui travaillait alors chez elle, et ma bru m'avait rapporté la photo sur laquelle subsistaient des traces de sang séché. Je l'ai gardée jusqu'à ce jour, c'est le seul souvenir qui me reste de mon fils.

Je me sentais perdue, plus rien ne m'importait, si ce n'est de pouvoir faire quelque chose pour mon mari et mes deux fils, même après leur mort. Je ne pensais pas à moi, j'étais prête à payer de ma vie pourvu que je les venge, il ne me fallait rien de plus. J'avais demandé à ma bru et à mon gendre de m'écrire d'autres lettres, mais après la découverte des assassins, ils avaient refusé, de peur qu'on ne remonte à l'auteur des lettres ; et ils me disaient que par ma faute, ils risquaient de le payer de leur vie. Mais leur prudence ne leur fut d'aucun secours et il ne fallut pas longtemps pour que je perde aussi ma très chère bru, ainsi que mon gendre.

Voici comment cela s'est passé. Notre vie à tous quatre, ma fille, ma bru, mon gendre et moi, recommençait à être à peu près normale. La Mancyna qui, jusqu'alors, n'avait gardé que ma fille et moi, cachait maintenant aussi par pitié mon gendre et ma bru, suite au malheur qui nous avait frappés. Mais il fallait

chercher du travail, il fallait gagner de l'argent pour payer notre nourriture. C'était déjà très beau de sa part de bien vouloir nous cacher. Ma bru, une jeune femme de 24 ans à l'époque, recommença à aller comme couturière chez divers paysans de notre connaissance. Elle avait beaucoup à faire et, pour me sortir de mon humeur noire, elle m'emmenait travailler avec elle. Nous travaillions ainsi secrètement quelques jours chez une paysanne, puis nous allions chez une autre. Nous ne voulions pas rester trop longtemps au même endroit afin de ne pas nous faire repérer. Nous habillions les familles paysannes du plus petit au plus grand, aussi bien les hommes que les femmes, les garçons que les filles. Quand nous avions beaucoup de travail pour hommes, j'emmenais aussi mon gendre. Nous étions payés pour notre travail, soit en argent, soit en nature : farine, beurre, fromage et crème. Nous ne manquions plus de nourriture. J'en aurais même eu assez pour mon mari et mes enfants, mais ils n'étaient plus là. Quand ils vivaient, je n'avais pas de nourriture ; et maintenant que j'en avais, je n'avais pas à qui en donner. Je n'arrêtais pas de le dire à ma fille chaque fois que je revenais avec un paquet de nourriture sur les épaules.

Six mois s'écoulèrent ainsi. Je pensais que mes enfants s'étaient un peu tranquilisés, mais un jour, un *shabat*, alors que nous travaillions chez un paysan du nom d'Obory, sur les Nowines, des Allemands arrivèrent en voiture pour une rafle. Nous nous enfûmes non loin de là, dans la forêt où nous rencontrâmes quelques autres Juifs, le tailleur Yaakov Arbus, avec un fils et un beau-frère de Lublin qui se cachaient également dans le village chez le paysan Jablonski. Les autres membres de la famille se cachaient ailleurs.

Le fils Ber Arbus était un partisan et ma bru se mit d'accord avec lui. Ils convinrent de se retrouver, le prochain *shabat*, au même endroit, en vue de leur faire rejoindre d'autres partisans. Elle voulait se venger des assassins de son mari. Durant ces quelques jours, ma bru était dans un tel état de surexcitation que je ne la reconnaissais plus, on aurait dit qu'elle était possédée par un *dibuk*<sup>25</sup>. Elle me raconta qu'un jour où elle était assise à coudre chez un paysan, son mari avait frappé à la fenêtre et lui avait enjoint d'abandonner son travail, elle devait donc le venger. J'essayai de la dissuader, de lui déconseiller la chose. Je lui dis que maintenant, il était impossible de faire plus, que nous avions déjà beaucoup fait, que désormais, il fallait attendre, que peut-être, si nous survivions à la guerre, pourrions-nous faire davantage. Rivka ne voulait rien savoir, rien entendre ; elle disait que, de toute manière, nous ne survivrions pas à la guerre et qu'elle n'en pouvait plus de rester assise à coudre, qu'elle devait aller

---

25. H : Dans le folklore juif yiddish, esprit mauvais qui prend possession d'un être vivant et parle par sa bouche.

rejoindre les partisans pour se venger. Elle disait : « Vous, belle-maman, vous avez fait votre devoir, et maintenant, c'est à moi de faire le mien. »

Elle partit le jour dit, mes supplications furent inutiles. Elle me dit seulement de ne pas m'inquiéter car, sur le chemin du retour, elle s'arrêterait chez une paysanne qui habitait non loin de là et à qui elle devait tailler une robe. Elle est partie et je ne l'ai jamais revue.

J'attendis plusieurs jours, je l'attendais le matin et la nuit, mais Rivka ne revenait pas. C'est seulement le mardi à midi, quand la fille de la Mancyna revint de l'école, qu'elle rapporta que les Allemands avaient attrapé Rivka. Elle avait quitté la forêt et était revenue chez la Fackowa où elle travaillait. Comme c'était près de la forêt, les Allemands procédaient fréquemment à des battues contre les partisans. Quand ma Rivka avait aperçu les Allemands près de la ferme, elle avait sauté par la fenêtre en direction de la forêt et était directement tombée entre leurs mains ; elle portait encore autour du cou son centimètre de couturière. Elle avait prétendu qu'elle n'était pas juive, mais originaire de Poznanie<sup>26</sup> et qu'elle travaillait sur place. Les Allemands exigèrent des paysans qui étaient rassemblés là de confirmer ses dires, mais parmi eux se trouvaient l'assassin de mes enfants, Wladek Bielak, et son fils Jozek, qui dirent que c'était une Juive et une partisane et les Allemands l'emmenèrent. Il n'y avait plus rien à faire, c'était le 1<sup>er</sup> juin 1943.

J'aurais tant voulu qu'elle reste en vie. Je la considérais comme ma propre fille. Je lui répétais sans cesse que, si nous survivions, je ne l'abandonnerais pas, je la marierais comme mon propre enfant et elle resterait tout le temps avec moi. Elle m'était très attachée et m'écoutait toujours en tout, mais elle n'avait pu supporter la mort de son mari. Et que pouvions faire de plus ? Nous lamenter, déchirer nos vêtements, cela ne servait à rien. J'allais désormais travailler avec ma fille.

Mon gendre restait chez la Mancyna, dans sa cachette. Bien qu'il ressemblât à un chrétien – grand, cheveux blond foncé –, il était très difficile pour un homme de se cacher. Cela faisait pourtant longtemps qu'il y parvenait. C'était un excellent tailleur pour hommes et c'est pourquoi les paysans l'accueillaient volontiers pour travailler, malgré la menace de mort qui pesait sur eux. D'ailleurs, quand nous nous présentions dans une ferme et que nous demandions s'il y avait du travail pour nous, la porte s'ouvrait toute grande. C'est ainsi qu'un jour, nous étions allées, ma fille et moi, travailler chez la sœur du curé Pankowski. Elle avait beaucoup de travail pour hommes, car elle avait

26. Poznanie. Cette province avait été annexée à l'Allemagne et les Polonais en avaient été expulsés.

quatre fils et deux filles. J'étais moi-même depuis toujours tailleuse pour homme, mais je désirais qu'on fasse également appel à mon gendre. Aussi, quand elle nous dit qu'elle avait besoin de vêtements d'homme, je lui répondis que pour nous ce serait difficile, mais que je pourrais faire venir mon gendre. Elle répliqua aussitôt : « Bon, puisque je cache déjà deux Juifs, je peux bien en cacher un troisième. » Dès lors, mon gendre vint travailler avec nous chaque fois que c'était nécessaire. Différents groupes de partisans venaient également se cacher parmi les paysans : des Polonais et, plus tard aussi, des Russes. Ils apportaient des charrettes entières de vêtements et de linge, de sorte que quand nous travaillions chez eux, nous rencontrions parfois des chefs de partisans pour lesquels nous étions amenés à travailler aussi.

Un jour, alors que nous travaillions chez le paysan Klos et son gendre Wladek, qui cachait des partisans, mon gendre, mon Heniek, se sentit lui aussi attiré par les partisans. Lui aussi cherchait à se venger, il aimait beaucoup mon mari et mes fils, ils étaient comme des frères. Il estimait de son devoir de faire quelque chose contre les assassins. Mais il ne se rendait pas compte que, de toutes parts, nous étions environnés d'ennemis, qu'on nous gardait uniquement parce qu'on avait besoin de nous, parce que nous rendions service, et non parce qu'on voulait nous cacher. Quand nous avons achevé notre travail chez un paysan, il nous demandait aussitôt où nous coucherions la nuit suivante, ce qui signifiait qu'il nous renvoyait dès que nous ne lui étions plus utiles. Finalement, mon gendre prit contact avec Wladek pour se faire admettre chez les partisans. Wladek accepta et promit de venir le chercher. Je suppliai mon gendre de n'en rien faire. Mes enfants m'écoutaient toujours quand je leur disais quelque chose et ils se concertaient habituellement avec moi ; mes avis étaient toujours pris en considération et ils ne faisaient rien sans mon accord. Et voici qu'il s'était mis, je ne sais pourquoi, une idée fixe en tête et il ne voulait plus m'écouter ; au contraire, il essayait de me prouver que sa manière de faire était meilleure, il disait qu'il fallait faire quelque chose car il ne voulait pas être abattu dans un coin comme un chien. Ma fille l'approuvait, car elle voyait qu'il était de plus en plus difficile de se cacher à la campagne.

Quelques jours plus tard, alors que tous trois, mon gendre, ma fille et moi, travaillions chez la Frankowska, nous aperçûmes par la fenêtre Wladek qui se dirigeait vers nous. Nous comprîmes immédiatement qu'il venait pour mon gendre. J'eus un mauvais pressentiment, je regardai aussitôt autour de moi pour trouver une cachette et je lui demandai de grimper sur la cheminée. Heniek, semble-t-il, avait également subodoré quelque chose de suspect, car il ne dit pas un mot et fit ce que je lui avait demandé. C'était l'extrême limite, il

grimpa sur la cheminée et je tirai le rideau. La paysanne était alors absente. J'allai à la porte que j'ouvris avant que Wladek ne frappe et lui demandai ce qu'il voulait. Il me répondit qu'il s'était entendu avec mon gendre pour qu'on vienne le chercher. Comme il avait appris où nous nous trouvions, il venait pour l'emmener chez les partisans car il se présentait précisément une opportunité. Je lui dis que Heniek venait tout juste de partir quelques minutes plus tôt, que je l'en informerais dès que je le verrais et qu'il irait tout seul le rejoindre.

Mais ma fille intervint. Elle avait en effet entendu que son mari s'était mis d'accord avec Wladek ; elle s'approcha de la porte et, en riant, elle le prit par la main, le conduisit à la cheminée et tira le rideau. Wladek dit alors qu'il ne pouvait plus me faire confiance parce que je ne disais pas la vérité ; je lui répondis que j'avais voulu plaisanter. Heniek s'apprêtait à partir avec Wladek quand, à la dernière minute, juste au moment de sortir, celui-ci lui dit soudain : « Heniek, fais comme tu l'entends, si tu veux, viens avec moi, mais sinon, tu peux rester ici. » Même Wladek, semblait-il, voulait le dissuader, car il ne savait pas trop où il en était et où il conduisait mon gendre.

Mais il était déjà trop tard pour se raviser. Heniek nous fit ses adieux et partit. Lui non plus, mes yeux ne l'ont jamais revu. Il avait promis de nous envoyer quelqu'un avec un petit mot, mais personne n'est jamais venu. Le cœur me disait qu'il lui était arrivé malheur, j'interrogeais sans cesse Wladek : où était Heniek ? Pourquoi n'écrivait-il pas ? Mais il me donnait divers prétextes : mon gendre se trouvait à l'état-major et ne pouvait venir, etc.

Je travaillais alors avec ma fille chez Klos pour une bande de soi-disant partisans. Ils nous avaient installées dans une chambre à part pour y travailler, en déclarant que nous y serions plus en sûreté que partout ailleurs. C'est là que se cachaient ces bandits, avec leur chef, un certain Fiodor. C'était un jeune de très grande taille qui se promenait toujours avec deux revolvers dans les poches et était connu pour être un terrible bandit. C'était le chef d'un groupe de SS ukrainiens.

Des groupes de SS ukrainiens étaient cantonnés durant l'occupation au 7 de la rue Lipowa, à Czechow, sur le terrain de l'aérodrome. Quand les troupes soviétiques se rapprochèrent, ils commencèrent à s'enfuir. Certains allèrent dans les forêts en se faisant passer pour des partisans ; on les appelait *Bulbowcy*, je ne sais pas d'où venait ce nom. À vrai dire, ils n'avaient rien à voir avec les partisans, c'étaient simplement des bandes qui pillaient et assassinaient les Juifs, les Polonais et les Russes qui leur tombaient entre les mains.

Fiodor était précisément le chef d'une bande de *Bulbowcy* et c'est à lui que Wladek avait livré mon gendre.

Un jour, en entrant chez Klos, je me mis à trembler de tous mes membres. J'aperçus toute une bande de *Bulbowcy* puissamment armés. Ils savaient que j'étais couturière ; quand ils me virent, ils retirèrent leur casquette ornée d'une tête de mort SS et leur uniforme noir de SS ukrainiens et ils m'ordonnèrent de les transformer en couvre-chefs et en vestes civils. Les casquettes avaient des visières brillantes que je dus découdre. Ma fille et moi travaillions pour tout le groupe, nous leur confectionnions des uniformes, du linge, des vestes fourrées, des gants et des bonnets. Ils nous gardaient parce qu'ils avaient besoin de nous. De temps en temps, nous allions travailler chez d'autres paysans, mais nous revenions dès qu'il y avait du travail.

Nous réussîmes, une fois, à sauver un groupe de partisans juifs qui était convenu d'un rendez-vous avec le groupe de Fiodor. Voici les faits : un jour que nous nous reposions dans un grenier, nous entendîmes qu'on parlait de partisans juifs qui se cachaient chez le Polonais Paliuch et devaient rencontrer Fiodor. Dès qu'il fit nuit, nous nous rendîmes chez Paliuch à 4 km de là ; il pleuvait et le chemin était boueux, mais rien ne nous arrêta. Nous trouvâmes huit jeunes, parmi lesquels se trouvaient, je m'en souviens, deux garçons de Kurow et deux de Lublin, les fils d'un maquignon qu'à Lublin on appelait, je crois, Gedalia Koniuch. Nous les prévînmes de ne pas aller au rendez-vous avec Fiodor. Ils nous écoutèrent et partirent. D'après nos informations, ils auraient plus tard tous été tués par l'*Armia Krajowa*<sup>27</sup>.

Klos gagnait maintenant très bien sa vie, car les membres de la bande apportaient de la nourriture et diverses choses avec lesquelles ils payaient notre entretien chez la paysanne. Fiodor discutait souvent avec moi : comment se faisait-il que nous n'ayons pas peur de parcourir les routes et les forêts, sans armes, alors que nous risquions d'être attaquées sans aucun moyen de nous défendre. Klos lui avait répondu que c'était mieux ainsi, car si nous avions eu des armes, lui-même nous aurait tuées. J'essayais sans cesse de me renseigner au sujet de mon gendre et je pleurais abondamment. C'est alors que la Klosowa me raconta en secret qu'il était inutile de continuer mes recherches car il ne vivait plus. Dès la nuit de son départ, Fiodor lui avait coupé la tête dans la forêt car il avait reçu, à cet effet, 5 000 *zloty* des assassins, les Bielak. C'est pour cela qu'on avait engagé mon gendre à soi-disant rejoindre les par-

27. P : armée nationale. Mouvement de résistance polonais anti-allemand, antisoviétique et antisémite. Souvent, ses membres n'hésitaient pas à tuer les Juifs qui cherchaient à rejoindre leurs rangs pour lutter contre les Allemands.

tisans. La paysanne me pria de ne pas révéler que j'étais au courant car Fiodor nous tuerait, elle et moi.

Je me taisais et je pleurais. Mais, cinq mois après le départ de mon gendre, alors que j'étais seule avec Fiodor dans ma chambre-atelier en train de lui prendre les mesures pour un costume, je lui dis qu'il n'avait pas à me laisser espérer que mon gendre reviendrait, car il ne vivait plus, et je lui rapportai tout ce que je savais. Tout m'était devenu égal, je n'avais plus rien à perdre et j'étais sûre qu'il me tuerait également quand il n'aurait plus besoin de mes services. Fiodor s'énerva et s'écria : « Couturière, tu sais trop de choses sur mon compte. » Jusqu'alors, il m'appelait « petite mère », mais désormais, il craignait que je le dénonce car cela faisait longtemps que les partisans le recherchaient pour l'éliminer.

Une autre fois, il était revenu chez Klos alors que j'étais assise à travailler avec ma fille. Il dit qu'il était très content du costume que je lui avais fait et il m'apportait pour cela de l'eau-de-vie, afin que nous trinquions ensemble. Bien entendu, je refusai ainsi que ma fille, mais il s'approcha avec un verre d'eau-de-vie à la main que je repoussai et qui se renversa, ce qui le rendit particulièrement furieux ; puis il sortit. Ma fille se plaignit alors à la Klosowa qu'il voulait m'enivrer. Fiodor avait dû tout entendre derrière la porte, car il revint aussitôt avec un revolver dans chaque main et se tourna vers nous en les pointant dans notre direction. Comme j'étais près de la porte, je sortis dehors et me réfugiai dans un coin de la cour, ma fille était restée assise à sa table. J'entendis trois coups de feu, j'étais sûre qu'elle avait été tuée et, sans elle, je ne voulais plus vivre ; je ne patientais que pour savoir ce qui lui était arrivé. Au bout d'un certain temps, Wladek, le gendre de Klos, sortit pour me ramener à l'intérieur car Fiodor était parti. Ma fille était saine et sauve, Klos s'était interposé entre eux et avait empêché Fiodor de tirer. Fiodor était sorti particulièrement furieux de la maison et, dehors, avait tiré trois fois en l'air.

Mais qui sait si nous aurions été finalement sauvées des mains de Fiodor sans l'intervention de certains membres de sa bande qui désiraient être de vrais partisans et se battre contre les Allemands. Ils nous aidaient souvent à nous sauver de ses mains, en particulier un Ukrainien nommé Zorko. Quand il apprenait qu'on s'attendait à une rafle des Allemands dans le village, il venait nous prévenir. Il avait menacé la Baranowa, chez qui Fiodor entraînait ses victimes, de la tuer s'il nous arrivait quoi que ce soit. « Ne t'en fais pas, couturière, avait-il l'habitude de dire, ma mère aussi était couturière. »

Nous ne fûmes cependant débarrassés définitivement de Fiodor et de sa bande qu'au printemps 1944, au mois de mai me semble-t-il, quand intervin-

rent les véritables partisans, les partisans russes, ainsi que les parachutistes russes. Voici comment cela s'est passé.

Un jour, je me trouvais chez Klos. J'entendis le vrombissement d'un avion. Fiodor était là ; il se leva immédiatement et il sortit. Quelques heures plus tard, en pleine nuit, on frappa à la porte de Klos. Un jeune homme entra, vêtu d'une chemisette verte et, sur la tête, un casque de pilote avec une étoile rouge. Il s'adressa à la paysanne en russe pour qu'elle lui donne quelque chose à manger. Elle lui apporta un peu de lait. L'homme la regarda et lui dit : « Goûte d'abord. » « De quoi as-tu peur, répondit la Klosowa, je cache ici des partisans. » « Des partisans, il y en a de toutes sortes », répliqua-t-il. La Klosowa me tendit alors le lait : « Toi, la couturière, goûte. » Je goûtai le lait, il le but alors et il partit.

Le lendemain, je passai par la forêt pour aller chez un autre paysan et je vis tout un bivouac avec des chevaux et des armes, ainsi que l'homme de la veille. Il s'approcha de moi et m'arrêta : « Qui es-tu ? » Je lui racontai tous mes malheurs. Il me réconforta : « Ce ne sera plus très long, les secours arrivent. » Il appela une jeune femme : « C'est notre opératrice-radio », dit-il. Entre eux, ils parlaient russe, mais à moi, ils parlaient polonais. Il lui raconta tout et, en particulier, comment, la veille, j'avais goûté le lait. La jeune femme me serra dans ses bras, les larmes aux yeux : « J'ai tellement soif d'une mère. » Ils me demandèrent de retourner chez Klos chez qui ils reviendraient à la nuit tombée.

Je repartis chez Klos en disant que j'étais revenue parce que le paysan chez qui je devais aller travailler n'avait pas de fil. La nuit, tous revinrent. La jeune femme avait apporté une caisse, c'était une radio. Ils demandèrent à nouveau du lait, puis le Russe dit à la Klosowa : « Écoute, nous restons ici deux semaines et ensuite, un autre groupe des nôtres viendra. Sache que les deux femmes sont sous notre protection, on saura à Moscou qu'il y a ici une certaine Szprynca Fajersztajn et une Roza Fajersztajn. Si tu ne me crois pas, tu vas entendre la femme le dire à la radio. » L'opératrice mit en place la caisse, tendit un fil de fer sur un arbre et commença à transmettre à la radio. L'homme appela Klos et lui dit : « Elles sont sous ta responsabilité. » Le paysan se signa et jura : « Mon sort sera le leur. » Avant leur départ, ils me laissèrent un papier précisant que j'étais sous leur protection, mais plus tard, Wladek me l'a pris.

Nous quittâmes Klos pour aller travailler chez un autre paysan. Quelques semaines plus tard, nous rencontrâmes un jour sur la route la fille des Klos qui

nous raconta que Fiodor ne vivait plus, les partisans l'avaient abattu.

## IV

De tels sauvetages miraculeux, nous en avons bénéficié plus d'une fois au cours de ces années. Il nous arrivait parfois de nous enfuir de divers endroits au beau milieu de la nuit. La neige était haute et gelée, le froid était intense et nous étions éjectées en pleine nuit, en plein air dans la campagne, au risque de tomber à chaque instant aux mains des Allemands, car les paysans nous renvoyaient à l'instant même où ils apprenaient, à la dernière minute, que les Allemands venaient pour une rafle. Ma fille était très affaiblie, toutes ces épreuves avaient fortement agi sur elle et elle n'arrivait plus à les supporter, elle s'effondrait et s'évanouissait.

Une fois, bien plus tard, un soir d'été, nous marchions sur la route ; nous avions achevé notre travail chez Radomski. C'était un paysan très bien, je lui avait souvent demandé son avis pour savoir comment retrouver mes enfants assassinés et il nous avait aidées à chercher les tombes. Cette fois-ci, une bonne année plus tard, il nous avait gardées, ma fille et moi, deux semaines chez lui. C'était un homme pauvre, de sorte qu'il n'avait pas de travail pour nous, mais il nous était reconnaissant pour l'aide que nous avions apportée à sa femme. Voici les faits.

Quelques mois plus tôt, alors qu'il était malade et hospitalisé à Lublin, sa femme s'était plainte devant nous de ne pas même posséder 50 *grosz* pour aller voir son mari et de n'avoir rien à vendre pour acheter les semences dont elle avait besoin. Quand nous apprîmes ses malheurs, nous lui remîmes 100 *zloty*. Nous avions sur nous, ma bru et moi, 120 *zloty*. Nous les avions économisées pour nous acheter deux paires de bottes (une paire coûtait 60 *zloty*) car nous devions sans cesse parcourir de longues distances sous la pluie et dans la boue. Mais nous ne nous arrêtâmes pas à cela et nous lui prêtâmes 100 *zloty*. Elle ne voulait pas les prendre en nous disant qu'elle ne savait pas du tout quand elle pourrait nous rendre une telle somme, d'autant plus qu'actuellement son mari était malade et hospitalisé pour de l'asthme. Nous la tranquillisâmes, nous lui promîmes d'attendre le temps qu'il faudrait jusqu'à ce que son mari soit guéri et, entre temps, elle pourrait s'occuper de sa ferme et donner à manger à ses enfants. Elle ne savait plus quoi faire pour nous. Elle nous avait aussitôt préparé un repas et ne nous avait pas laissées partir de chez elle à un moment où nous ne savions où aller.

Nous étions désormais devenues amies et quand, parfois, nous ne savions pas où aller, nous nous rendions chez la Radomska. Cette fois-ci, nous y étions également restées, ma fille et moi, pendant deux semaines. Radomski habitait près des forêts d'Osmolice et nous allions de chez lui à Majdan-Kreznicki, chez la Biala, dont nous avons entendu dire qu'elle avait besoin de travail.

Nous n'avions pas emprunté la grand-route car c'était souvent dangereux, mais nous étions passées par la campagne ; c'était à 5 ou 6 km. Je portais sur les épaules un paquet de nourriture que la Radomska m'avait remis à titre de remboursement pour le prêt de 100 *zloty*. Je tenais à la main un panier dans lequel il y avait plusieurs formes pour le travail et de quoi faire du troc. Ma fille portait également un panier avec un minimum d'affaires à elle, quelques robes et du linge. Nous avançons en silence, l'une derrière l'autre ; je marchais toujours la première afin qu'elle puisse se sauver en cas de mauvaise rencontre. Nous ne nous parlions pas. Quand, un peu plus tard, je me suis retournée, je ne l'ai plus vue. Je ne savais où elle avait disparu. Je fis demi-tour pour la retrouver. J'avais peut-être parcouru un kilomètre quand je la vis assise par terre en plein champ. Elle me supplia de la laisser là, elle ne pouvait plus marcher ; mais que pouvais-je y faire? À rester ici assises, à attendre, quand le jour se lèverait, cela signifierait pour nous la mort. Je la suppliai de faire un effort, d'essayer de se lever et de marcher, elle s'appuierait sur moi. Elle essaya de le faire, commença à marcher, mais ne put continuer. Je pris alors le paquet de mes épaules dans une main, les deux paniers, celui de ma fille et le mien, dans l'autre, j'inclinai mon épaule et ma fille se pencha dessus de son mieux derrière moi en traînant les pieds sur le sol.

C'est ainsi chargée que je me traînai à grand-peine jusque chez la Biala. Mais elle me dit qu'elle n'avait pas préparé le fil à coudre. Cependant, vu l'heure tardive et l'état d'épuisement dans lequel nous nous trouvions, nous ne pouvions marcher davantage et elle nous autorisa à passer la nuit dans une grange. Mais je venais à peine d'allonger mes jambes fatiguées et d'attirer contre moi ma fille pour qu'elle se réchauffe un peu, que la paysanne entra dans la grange et nous demanda de partir. Elle nous dit que les chiens avaient aboyé, ce qui était signe qu'arrivaient sûrement des bandits de l'*Armia Krajowa*, et elle ne voulait pas qu'ils nous découvrent parce qu'ils nous tueraient. J'étais désespérée, ma fille était malade (cela, je n'avais même pas le droit de le dire), je n'avais moi-même plus de forces, je ne pouvais pas bouger.

Je la suppliai de nous laisser là pour quelques heures encore, mais elle objecta qu'elle ne voulait pas qu'on nous tue dans sa grange. Je continuai à la supplier

en pleurant, je lui embrassai les mains ; mais elle resta inébranlable. Quand elle vit que nous ne bougions pas, elle prit un bâton et nous chassa. Nous sortîmes et entrâmes dans un fourré, dans la campagne, où nous nous allongeâmes, mais elle nous avait suivies et nous chassa également de là avec son bâton.

Nous n'étions pas loin de la Mancyna chez qui nous avions, en fait, notre demeure, mais je craignais que la méchante paysanne nous épie et nous dénonce. Je me rappelai alors que non loin de la Biala vivait sa mère, la Cierzynska. Elle ne dénoncerait pas sa mère, pensai-je, et je me rendis chez elle. C'était une femme bien. Nous la réveillâmes et nous trouvâmes chez elle un gîte pour la nuit. Ma fille s'était évanouie et j'eus du mal à la ranimer. Il fallut plusieurs jours avant qu'elle ne reprenne des forces.

## V

De mauvais Polonais, nous n'en avons rencontré que rarement ; en général, les paysans étaient gentils avec nous. Il nous a fallu plus d'une fois nous enfuir soudain de l'endroit où nous nous trouvions parce que des Allemands ou des membres de l'*Armia Krajowa* arrivaient. Parfois, nous nous enfuyions pour rien, car ce n'était pas du tout nous qui étions visées, on venait seulement pour prendre aux paysans des poulets ou d'autres produits ; mais comment aurions-nous pu le savoir à l'avance ?

Une fois, au cours de l'été 1943, nous travaillions chez les Bartus, à Majdan-Kreznicki. Ils étaient cinq frères et possédaient 40 arpents de terres. Ils étaient riches et étaient maintenant devenus encore plus riches. Quand nous nous étions présentées, ils avaient voulu nous confier beaucoup de travail, car ils savaient qu'il pourrait se passer pas mal de temps avant que nous revenions. La maîtresse de maison était partie à Lublin pour vendre du beurre et de la crème et acheter des tissus.

Nous étions occupées à notre travail dans la dernière pièce qu'elle nous avait réservée pour travailler et dormir. Elle était partie tôt le matin avec son mari à Lublin et avait laissé les enfants à la maison. Il y avait une fillette de douze ans et un garçonnet de huit ans, ainsi qu'un bébé d'un an et demi. Nous étions donc en train de travailler quand, vers dix heures du matin, nous vîmes que toute la ferme et la forêt aux alentours étaient encerclées par un très grand nombre de voitures et d'Allemands qui recherchaient des partisans ; c'était sur dénonciation, semblait-il, mais ils n'attrapèrent personne.

Ils se mirent alors à perquisitionner dans les maisons du village ; ma fille et moi voyions tout de derrière les rideaux tirés des fenêtres, et nous étions pétrifiées car il ne pouvait être question de nous sauver. Nous entendîmes soudain les Allemands entrer dans la ferme ; la fillette pleurait. J'avais auparavant verrouillé la porte de notre chambre. Ils saisirent la poignée et voulurent ouvrir, mais la porte était fermée à clé. La fillette sanglotait et les Allemands lui demandèrent si elle avait la clé et pourquoi sa mère avait fermé la porte à clé. Toujours en pleurant, elle leur répondit : « Maman a briqué le plancher et est partie à Lublin. Elle ne veut pas que les enfants le salissent. » L'Allemand lui caressa la tête, la rassura et lui demanda de le conduire à l'étable à cochons. Il y trouva trois cochons non déclarés et exigea que ses parents se présentent le lendemain à Medrkowice ; puis les Allemands partirent. C'est ainsi que notre vie tenait chaque jour, à chaque heure, à un cheveu.

Avant le début de l'hiver, au mois d'octobre de la même année, alors que nous travaillions chez ce même paysan, survint un nouvel incident et, cette fois, bien plus terrible. C'était un dimanche, avant midi. Les paysans revenaient de l'église et Bartus avait ramené des visiteurs. Quand ceux-ci repartirent, le paysan et sa femme sortirent pour les raccompagner en laissant tout ouvert. Alors que ma fille et moi nous tenions près du poêle pour nous réchauffer, voici que s'avancèrent vers nous, dans la chambre, deux gendarmes. Nous ne nous y attendions absolument pas, nous vîmes que nous étions perdues. Ils nous demandèrent en ukrainien : « Où est la maîtresse de maison ? » Je répondis que j'allais l'appeler et je sortis. Dehors, il y avait un autre gendarme. Je me sauvai en courant vers la forêt, mais il se mit à tirer dans ma direction. Les autres sortirent à leur tour et firent de même. Je me courbai et je courus le plus vite possible, tandis que les balles sifflaient en me frôlant les oreilles.

Je m'enfonçai profondément dans la forêt ; les tirs s'arrêtèrent et je m'assis près du chemin par où les Allemands devaient passer pour rentrer, tout en pensant : « Qu'ils m'emmènent puisqu'ils ont sûrement tué ma fille », car je ne vivais que pour elle, que pour la sauver. Mais les Allemands partirent par un autre côté. Je restai ainsi sur place jusqu'à la nuit tombée, j'avais peur de retourner à la ferme car je savais que si l'on me trouvait chez un paysan, on l'emmènerait aussi et on mettrait le feu à sa ferme. Je craignais donc d'y aller, car le frère de Bartus m'aurait tuée. De l'autre côté de la forêt, à Krebrowka, demeurait un paysan du nom de Garier, originaire de Poznanie. J'avais déjà travaillé pour lui et je me rendis chez lui pour y passer la nuit ; le lendemain, je pourrais me renseigner sur ce qui était arrivé à ma fille.

J'arrivai, j'ouvris la porte et voici que j'aperçus ma fille, ma chère Roza, assise. Nous tombâmes dans les bras l'une de l'autre en sanglotant. Ma fille était sûre que je gisais quelque part dans la forêt où j'avais été tuée. Elle avait été sauvée d'une autre manière : quand les gendarmes avaient quitté la pièce pour me tirer dessus, elle avait ouvert la fenêtre, était sortie, puis était passée par-dessus une haute clôture et s'était enfuie dans une autre direction. Il y avait justement à ce moment un jeune homme qui passait à vélo et les gendarmes lui avaient demandé de la poursuivre à vélo et de l'attraper. C'est ce qu'il avait fait mais comme nous le connaissions, il avait dit à ma fille de continuer à courir et c'est ainsi qu'elle était parvenue chez le paysan où nous nous étions retrouvées.

La Bartus nous raconta plus tard que cela faisait des années qu'on n'ouvrirait plus cette fenêtre qui était condamnée et ils n'arrivaient pas à comprendre comment ma fille avait pu l'ouvrir. Nous ne racontâmes pas au paysan de Poznanie ce qui nous était arrivé, car il ne nous aurait pas laissé franchir le seuil de sa demeure. Pour lui, nous étions censées être passées par hasard pour demander s'il y avait du travail.

Une fois, nous étions en train de travailler chez la Frankowska, quand se présenta Jozef Bielak, un neveu de mon assassin, un homme grand et fort. Je crus que nous étions perdues. Comment avait-il su nous retrouver ici, pensai-je ; mais je ne laissai pas paraître ma frayeur. Il commença à parler, mais c'est pour me prier de travailler pour lui. Il avait besoin d'une veste épaisse et il avait aussi le tissu nécessaire à la confection de costumes pour sa femme et sa fille. Mais je n'allai pas chez lui comme je le faisais pour d'autres paysans, c'est lui qui apporta le tissu chez la Frankowska où je demeurais, et il vint avec sa femme et sa fille pour les essayages. Ils me racontèrent qu'eux-mêmes ne parlaient plus avec l'assassin et ne le considéraient plus comme leur oncle.

Mais l'assassin lui-même continuait à nous rechercher afin de nous éliminer. Quelque temps plus tard, alors que nous travaillions chez Klos, la Mancyna arriva un soir pour nous dire de partir, car il devait y avoir une rafle tôt le matin. Son beau-frère était venu du conseil municipal de Medrekowice dont il était membre et il en avait entendu parler. Tard dans la nuit, Klos nous fit sortir pour nous conduire chez Schmidt, un Allemand de souche. Klos était resté dehors et ma fille et moi entrâmes, soi-disant pour chercher du travail. Nous restâmes sur place et, à quatre heures du matin, nous vîmes arriver une voiture avec des Allemands qui se dirigèrent immédiatement chez Schmidt. J'étais sûre qu'il nous avait dénoncées et qu'on venait nous chercher.

Le gendre de Schmidt, Pawlowski, sortit aussitôt à la rencontre des

Allemands, fraternisa avec eux et les invita à entrer dans la première pièce (nous étions dans la seconde). Il leur sortit deux bouteilles d'eau-de-vie, leur donna à boire et leur demanda ce qu'ils faisaient si tôt dehors. Ils étaient en très bons termes avec lui, ils se connaissaient bien et ils le fréquentaient. Ils lui expliquèrent cette fois qu'ils venaient de perquisitionner chez Klos à la recherche de deux femmes juives. Ils racontèrent aussi que c'était Wladyslaw Bielak qui leur avait dit qu'elles s'y cachaient et ils montrèrent nos photos. Quand Pawlowski les examina, il s'écria : « Oh, mais ce sont les deux couturières juives ! C'est elles que vous cherchez ? Elles sont mortes depuis longtemps ! » Les Allemands se mirent à rire, finirent de boire puis repartirent. Nous étions dans la seconde pièce et avions tout entendu. Les deux photos de ma fille et de moi-même avaient été données aux Allemands par la criminelle Bielak. Elle les avait retirées de l'album que j'avais laissé chez elle avec toutes mes autres affaires.

Tous les paysans du village nous aimaient bien. Nous ne nous contentions pas de travailler pour eux en les habillant tous, du plus petit jusqu'au plus grand ; nous les aidions aussi dans leurs diverses activités. Nous aidions les paysannes à cuisiner et à pâtisser, nous le faisons à la manière juive, ce que les paysans appréciaient beaucoup.

Quand nous arrivions dans une ferme plutôt mal tenue, nous nous mettions immédiatement à faire le ménage dans les pièces, à essuyer la poussière, à laver le plancher, à laver la vaisselle. La paysanne ne cachait pas sa satisfaction, ne voulait plus nous laisser partir, nous appréciait et nous protégeait. Nous mangions à la même table, mais ils savaient que je ne mangeais pas de leur viande<sup>28</sup>, aussi mettaient-ils à notre disposition leurs meilleurs plats lactés. Je bénissais même les lumières le vendredi soir chez eux et ils ne m'empêchaient pas de le faire. Je n'ai pas une seule fois manqué de les allumer le vendredi soir. Quand les paysans allaient à la ville, ils savaient déjà qu'il fallait me ramener des bougies pour le *shabat*.

J'appris plus tard que les Allemands avaient violemment frappé Klos sur la tête afin de lui faire avouer où nous étions, mais qu'il ne nous avait pas dénoncées. Cela s'était passé avant *Shavuot* 1944. Mais si je suis restée en vie, je le dois en tout premier lieu à la Mancyna. C'est elle qui s'était précipitée pour m'avertir de la perquisition afin que nous puissions nous sauver. Elle avait très bon cœur, elle comprenait ce que j'éprouvais, elle comprenait les souffrances du cœur d'une mère et voulait me préserver du malheur.

---

28. La viande non *kasher* ne peut être consommée par un Juif pieux.

Notre premier mouvement était d'aller chez elle, sa maison était la nôtre ; quand nous allions travailler quelque part, nous partions de chez elle. Elle mettait sa vie en danger, celle de son mari et de sa fille, ainsi que tous ses biens. Chaque fois qu'il y avait une fête chrétienne, elle tenait à ce que nous soyons chez elle. Mais cela ne nous était pas toujours possible car quand nous travaillions chez des paysans afin de leur confectionner des vêtements à cette occasion et que nous aidions également aux préparatifs de la fête ; ils ne voulaient plus nous laisser partir et nous demandaient de rester pour participer aux festivités. Et nous ne voulions pas les froisser. La Mancyna n'arrivait pas à le comprendre ; elle avait fini par se fâcher contre moi et, dans les derniers temps, elle s'abstenait presque de parler avec nous.

## VI

Le front se rapprochait, on pressentait que la Libération aurait lieu sous peu et la Mancyna tenait beaucoup à ce que ce soit chez elle que nous soyons libérées et nulle part ailleurs ; mais le sort en décida autrement et je n'ai rien pu y faire. Il arrivait sans cesse de nouveaux groupes de partisans russes. Toutes les nuits, il y avait de plus en plus de lâchers de parachutistes. Ils séjournèrent chez Klos. Je travaillais désormais pour eux et, justement, à nouveau chez lui. Nous confectionnions pour eux des uniformes, du linge, des blousons anglais. On ouvrait la radio trois fois par jour pour écouter les informations de Moscou. Nous entendions maintenant des nouvelles réjouissantes, on annonçait régulièrement que tel ou tel général s'était emparé de telle ou telle ville ou localité sur le Bug<sup>29</sup>, nommément désignée. Après ces bonnes nouvelles, les partisans se serraient dans les bras et s'embrassaient, ils chantaient et dansaient de joie. J'avais beau les avertir qu'à quinze cent mètres de là stationnaient encore les Allemands, ils s'en moquaient en disant qu'ils étaient à présent plus nombreux qu'eux.

Les partisans étaient au courant du drame que nous avons vécu ; je désirais qu'ils m'aident à tirer vengeance des assassins de mes enfants, mais ils ne voulaient pas. Ils disaient qu'ils n'avaient pas le droit de tuer des civils, mais que je pourrais bientôt porter plainte au tribunal et que les coupables seraient châtiés. Et un jour, tandis que les partisans se réjouissaient, dansaient, chantaient, je me suis sentie toute triste ; j'étais au contraire beaucoup plus triste qu'auparavant. Tant que ma vie avait été en danger, je ne pensais pas du tout à l'ave-

---

29. Important affluent de la Vistule qui marque actuellement la frontière, dans la région de Lublin, entre la Pologne et l'Ukraine.

nir, mais maintenant que nous allions être libres et que je vivrais la Libération, je savais que je retournerais chez moi, dans ma ville de Lublin, en solitaire avec seulement ma fille et je ne pouvais me réjouir. Nous étions sept quand nous étions venus ici, à quoi il faut ajouter un petit-fils, soit huit, et nous ne revensions qu'à deux, les autres n'ayant pas survécu jusqu'à la Libération. Pouvais-je être joyeuse ?

Cela était incompréhensible pour les Russes, pour eux, j'aurais dû être joyeuse car j'étais maintenant libre et je pourrais me venger. Ils me donnaient leur propre exemple, celui de leurs villes, de leurs parents. Quel que soit le partisan avec lequel je parlais, tous me racontaient qu'ils étaient restés seuls, qu'à leur retour du front chez eux, ils n'avaient plus retrouvé leur famille, que tout avait été incendié. D'autres me montraient divers objets que leur mère leur avait donnés à la dernière minute au moment des adieux. L'un d'eux m'a montré une pièce de dix roubles que sa mère avait cousue dans son pantalon. Ils se sentaient très en confiance avec nous et nous racontaient tout. Ils étaient très heureux de leur victoire, c'était leur vengeance et ils disaient que c'était aussi la mienne et que je ne devrais pas être triste.

Les partisans quittèrent le village peu après. J'eus encore le temps de leur confectionner quatre-vingts pantalons et blousons avant leur départ en direction de Janow, à 15 km de Lublin. Cette nuit-là, nous vîmes Lublin embrasé au point d'éclairer le village. Peu après, un dimanche, dès leur retour de l'église, la Klosowa et sa fille entrèrent dans la pièce où nous nous trouvions et s'écrièrent toutes joyeuses : « Madame la couturière, madame la couturière, vous êtes enfin libre, les Allemands sont maintenant *kaputt* ! » Elle jura qu'elle avait personnellement vu les Allemands gisant dans la boue, ainsi que leurs voitures qui brûlaient, tout Lublin était libéré et occupé par les Russes. Elle parlait sur un ton d'allégresse et voulait nous faire partager sa joie avec cette bonne nouvelle.

Je regardai ma fille, elle me regarda, nous voulions dire quelque chose, mais nous ne pouvions ni l'une ni l'autre articuler le moindre mot. Nous demeurions sans voix, incapables de bouger de notre place ou de faire le moindre geste de la main, incapables de parler ou même de pleurer. La paysanne nous parlait sans arrêt, je voulais lui répondre, mais je réussis seulement un peu plus tard à faire quelques gestes de la main sans pouvoir lui répondre. Cela dura toute une journée. Elle nous apporta de la nourriture qu'elle nous tendit, mais nous ne pûmes rien porter à la bouche. Je crus que nous étions devenues muettes et paralysées, et cela, une journée entière. C'est seulement le lendemain, quand j'entrepris de dire quelque chose à ma fille, que j'éclatai en sanglots, et ma fille

aussi. Des torrents de larmes jaillissaient de nos yeux et dès que nous disions un mot, nos pleurs redoublaient.

Et ce même jour, le lundi 24 juillet 1944, nous aperçûmes effectivement trois cavaliers, c'étaient des éclaireurs russes. Ils se dirigèrent immédiatement vers la ferme et quand ils apprirent que nous étions juives et que nous nous étions cachées ici, ils se montrèrent extrêmement surpris et furent très contents de nous voir. Dès que la route de Lublin fut rouverte, nous y retournâmes aussitôt pour livrer à la justice le nom des assassins de mon mari et de mes enfants. Je n'avais pas perdu une minute, car c'était mon unique but. J'épanchai toute l'amertume de mon cœur devant le tribunal et les assassins furent immédiatement arrêtés dans leur village.

Wladek Bielak, sa femme Marianna et leur fils Stach furent arrêtés. L'enquête débuta et tous les témoins cités se présentèrent et racontèrent ce qui s'était passé. Mais plus tard, des membres de la famille des bandits tuèrent dans le village trois des plus importants témoins. C'est ainsi qu'une nuit, la maison de la Wyczynska fut assaillie, ses deux fils emmenés et tués. Le jeune Jas Bariga fut également supprimé. C'étaient les trois jeunes gens honnêtes qui n'avaient pu supporter les meurtres commis et avaient rouvert la tombe de mon fils tué pour mettre son corps à la porte des assassins.

La criminelle Marianna Bielak s'évada de prison au bout de deux ans et disparut. Tout cela retarda considérablement l'ouverture du procès. Les autres témoins avaient peur de dire quoi que ce soit de défavorable sur les meurtriers, car ils craignaient pour leur vie. Bien que les témoins principaux eussent été assassinés par la famille des Bielak, leurs déclarations restèrent dans les procès-verbaux des enquêteurs. Quand ma fille et moi quittâmes Lublin en 1946, le procès n'avait toujours pas eu lieu. Le procureur avec qui je parlai avant notre départ m'assura que l'enquête serait menée à son terme. J'espère que les assassins ont finalement été condamnés à la peine qu'ils méritent.